BnF Gallica

Brésiliennes , par M. Ed Corbière, seconde édition, augmentée de poésies nouvelles

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

BnF Gallica

Corbière, Édouard (1793-1875). Auteur du texte. Brésiliennes , par M. Ed Corbière, seconde édition, augmentée de poésies nouvelles. 1825.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :
- La réutilisation non commerciale de ces contenus ou dans le cadre d'une publication académique ou scientifique est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source des contenus telle que précisée ci-après : « Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France » ou « Source gallica.bnf.fr / BnF ».
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service ou toute autre réutilisation des contenus générant directement des revenus : publication vendue (à l'exception des ouvrages académiques ou scientifiques), une exposition, une production audiovisuelle, un service ou un produit payant, un support à vocation promotionnelle etc.

CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter
utilisation.commerciale@bnf.fr.

Brigilienes,

PAR

M. Ed. CORBIÈRE.

Seconde Édition,

AUGMENTÉE DE POÉSIES NOUVELLES.

PARIS,

PONTHIEU, PALAIS-ROYAL;
SAINT-ANDRÉ, QUAI DES AUGUSTINS;
CHARLES DELORET, MÊME QUAI.

1833.

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

nord. La fortune d'un Lapon s'évalue sur la quant Rennes qu'il possède, comme celle des patriarche s'établissait d'après le nombre de leurs chameau leurs brebis et de leurs serviteurs. Un Lapon, d troupeau s'élève à mille individus, valant, l'un l'autre, six à sept francs, est réputé riche; on e core aisé avec cent; on est censé pauvre quand oı moins.

Lorsque les Rennes courent, les articulations d sabots produisent un bruit extraordinaire de craquer qui est assez fort pour attirer de loin les loups et carnassiers; ils s'en défendent courageusement av pieds de devant, beaucoup mieux qu'avec leurs L'ennemi le plus à craindre pour eux, et contre lequ peuvent rien les pieds ni les cornes, est l'œstre, so gros taon, dont l'apparition seule suffit pour mett désespoir le plus nombreux troupeau. Cet insecte c le temps de la mue pour attaquer le Renne; il dépo œufs dans la propre substance et sous la peau du qu pède même, par le moyen d'une piqûre profonde œufs ne tardent point à éclore; les larves qui en soı se nourrissent de sa chair saignante, et y causer foyers de suppuration fort douloureux et toujours r sants jusqu'à l'instant où les métamorphoses de l'ı étant opérées, celui-ci abandonne sa proie. Il la

BRÉSILIENNES.

Deuxième Edition.

Cet Ouvrage se trouve aussi :

A Paris, chez	LADVOCAT,
	LECOINTE ET DUREY, LIBRAIRES.
Au Hâvre.	CHAPELLE, LIBRAIRE.
A Rouen..	FRÈRE, LIBRAIRE, sur le port ;
	RENAULT, rue Ganterie ;
A Brest...	AUGER, AGASSE, FREUND ;
A Caen...	MANCEL, LIBRAIRE ;
A Dieppe..	MARAIS.

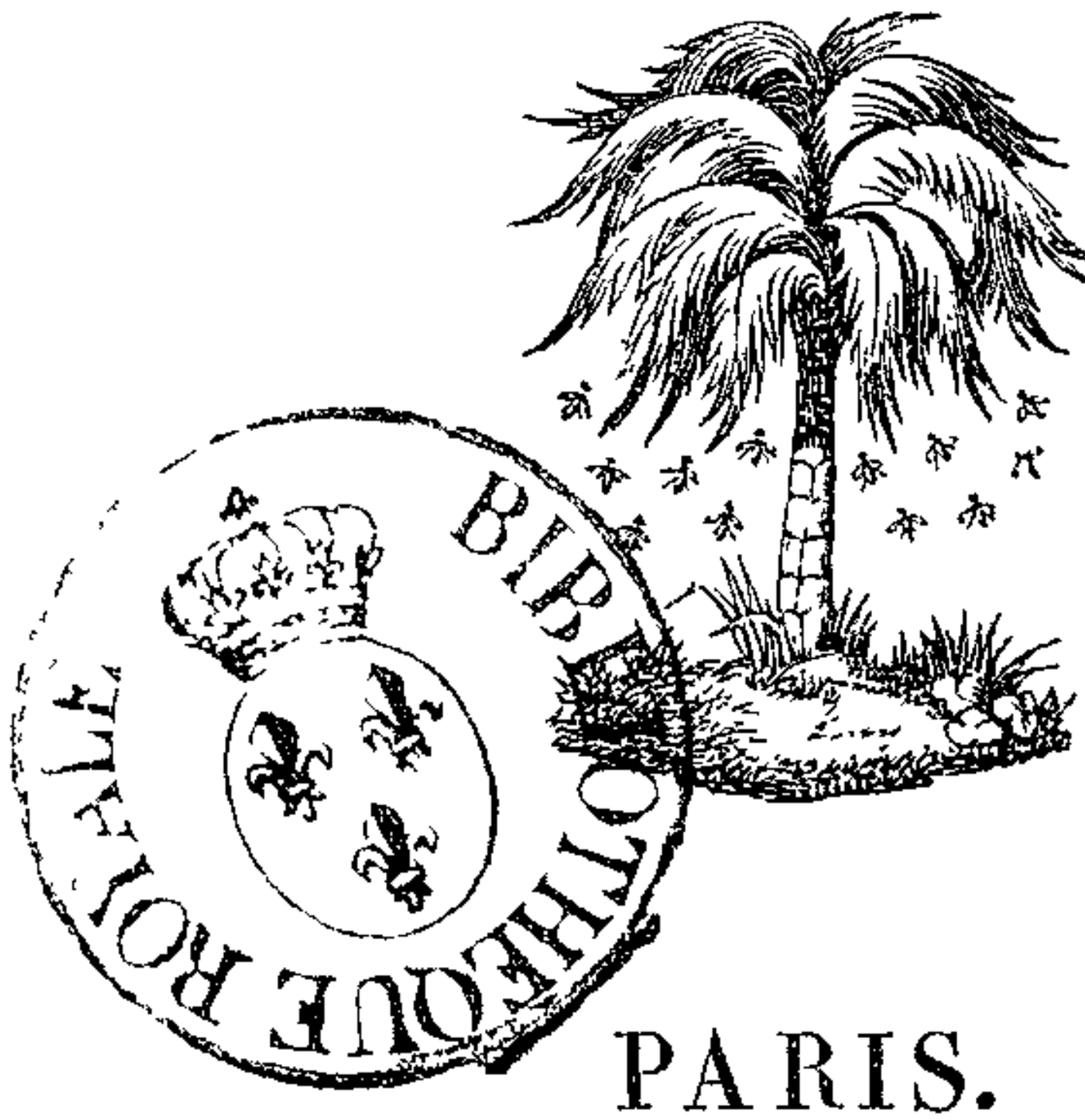
PARIS. — DE L'IMPRIMERIE DE RIGNOUX,
rue des Francs-Bourgeois-S.-Michel, n° 8.

Brésiliennes,

PAR M. ED. CORBIÈRE,

Seconde édition,

AUGMENTÉE DE POÉSIES NOUVELLES.


BIBLIOTHEQUE ROYALE

PARIS.

PONTHIEU, PALAIS-ROYAL;
AIMÉ-ANDRÉ, QUAI DES AUGUSTINS;
CHARLES BÉCHET, MÊME QUAI.

1825.

Brésiliennes.

BRÉSILIENNES.

L'Inondation.[1]

PREMIÈRE BRÉSILIENNE.

Sur le sommet d'un morne[2] aride
Dont l'aspect attriste les cieux,
Un sombre nuage à nos yeux
Arrête sa masse fluide.
La foudre et ses carreaux brûlans
Sillonnent ses humides flancs;
Et du jour souillant la lumière,

[1] L'abondance des eaux pluviales rend très fréquens, sous la zone torride, les accidens retracés dans cette brésilienne. Une inondation survenue en 1544, selon plusieurs historiens, est encore célèbre dans les traditions des naturels du Brésil, et il est possible que le chant original dont j'offre ici l'imitation ait été consacré à perpétuer le souvenir de ce fléau.

[2] Dans les colonies on désigne sous le nom de *morne* une montagne très élevée.

Sa vapeur semble réunir
Les feux qui dévorent la terre
Et les eaux qui vont l'engloutir.

Couché sur la natte légère
Où le sommeil sur ma paupière
Répandait ses rians pavots,
Un songe m'offrait sa chimère
Lorsque le fracas du tonnerre
M'arrache aux langueurs du repos,
Grands dieux! quel tableau me présente
La nuit qu'enflamment les éclairs!
La foudre dans les cieux errante,
Partout promenait l'épouvante;
Et les flots échappés des airs
Portaient à la mer mugissante
Les débris du sombre univers.

Saisi d'une terreur profonde,

Des dieux j'implore le secours.
Mais dois-je au dernier jour du monde
Me dis-je, trembler pour mes jours?
Ah! loin de soustraire ma vie
Au délire des élémens,
Par un trépas digne d'envie
Couronnons nos derniers momens.

Une femme roule expirante
Avec la fougue du torrent.
Au bruit de la vague écumante
Se mêle son cri déchirant.
Ma main sous l'onde qui l'entraîne
A sa main tremblante s'enchaîne :
J'enlace son corps dans mes bras,
Et sur les rochers du rivage
Je l'arrache aux flots dont la rage
Vient encor mugir sur mes pas.

Du jour la lueur incertaine
Vacillait au loin sur les mers,
Et blanchissant nos bords déserts,
Semblait n'éclairer qu'avec peine
Le désastre de l'univers.
Rempli d'horreur et d'épouvante
Je porte un regard douloureux
Sur la victime palpitante ;
Ciel, quel objet frappe mes yeux!
Quel destin, quel Dieu tutélaire
Conduisant l'aveugle hasard ,
Vient rendre Olinde à la lumière
Entre les bras de Zélabar ?
N'en doutons pas, c'est l'Amour même
Qui du haut des cieux en courroux
Veillait en ce moment suprême
Et sur l'innocence et sur nous.

Les Yeux.

IIe BRÉSILIENNE [1].

Olinde, quand ta voix craintive
Vient à mon oreille attentive
Murmurer ses tendres accens,
Un doux frisson trouble mes sens.
Non, cette haleine virginale

[1] Il est inutile, je crois, d'avertir que cette deuxième brésilienne est plutôt une imitation libre qu'une traduction. Le chant d'où elle est tirée n'est rempli que de la comparaison que fait un amant entre le soleil et les yeux de sa maîtresse, un palmier et sa taille toute ronde, le bruit du feuillage et sa voix bruyante, etc. Il est naturel qu'un sauvage compare celle qu'il aime aux objets qui frappent le plus agréablement ses sens ; mais il serait absurde de vouloir rendre en vers français tout ce que peut dire un sauvage amoureux; et j'ai substitué à ce que j'ai été forcé d'omettre dans mes traductions, tout ce que m'a inspiré mon imagination.

Qu'au matin répand une fleur,
N'égala jamais la fraîcheur
Du souffle que ta bouche exhale.
Combien j'aime l'air épuré
Qui s'échappe avec ton sourire!
Avec quel transport je respire
L'air que ton sein a respiré!...

Souvent dans le vague feuillage
Des arbres qui couvrent nos bords
J'entendis le zéphyr volage
Fuir en formant de doux accords.
Dans une volupté suprême
Son murmure plongeait mon cœur,
Mais la voix qui m'a dit, « je t'aime, »
Surpasse cent fois sa douceur.

Dans chaque attrait de la nature,
Je crois retrouver tes attraits :

L'onde me peint ton ame pure,
Le soleil rappelle tes traits.
La fleur qui s'entrouve au zéphyre
M'offre ton souris gracieux;
Et dans chaque objet que j'admire,
Olinde est présente à mes yeux.

Le soir en quittant le bocage,
Berceau de nos jeunes amours,
J'attends près des flots du rivage
Que le jour reprenne son cours;
Et quand le matin vient sourire
Au monde avec lui renaissant,
Je crois encor, dans mon délire,
Que tu souris à ton amant.

Chant d'Amour.

IIIe BRÉSILIENNE.

Au sein des jeux de la paisible enfance
J'ai vu s'enfuir ma première saison;
Mais le repos fuit avec l'innocence,
Et le désir naît avec la raison.

Lorsque la nuit sur ma tête brûlante
Venait verser les songes de l'amour,
Mes bras cherchaient à presser une amante,
Et mon erreur durait avec le jour.

L'amour suffit au bonheur de la vie;
Il sait charmer jusques à nos revers.

On serait seul au monde sans amie;
Mais une amie est pour nous l'univers.

Chaque matin dans la riche campagne
Quand j'arrachais des fruits à l'oranger,
Je demandais partout une compagne
Qui près de moi daignât les partager.

D'heureux oiseaux cachés sous l'ombre épaisse,
Par leurs concerts venaient-ils me flatter;
Je me disais : « Ils chantent leur ivresse :
Comme eux hélas que ne puis-je chanter! »

Mais, j'ai trouvé près de ma jeune amie,
Tous les plaisirs qui manquaient à mon cœur.
Chantez oiseaux qui me faisiez envie :
Ah, c'est à vous d'envier mon bonheur!

Le Manglier. [1]

IVe BRÉSILIENNE.

Pour consacrer le jour de ma naissance,
Mon père dans nos bois cherchant un arbrisseau,
D'un jeune manglier ombragea mon berceau ;
Et l'arbre fraternel crût avec mon enfance.
A peine j'entrevis ses rameaux protecteurs,

[1] Cette élégie décrit la manière dont se marient les Brésiliens. L'usage de planter un jeune arbre à la naissance d'un enfant, à la mort d'un parent ou d'un ami, est ordinaire à tous les peuples qui n'ont pas le secours des caractères pour fixer une époque dans la durée ; et ce moyen chronologique, qui a quelque chose de si riant, s'est conservé chez quelques nations, long-temps même après la découverte de l'écriture. La nécessité enfante les usages ; et le temps qui les perpétue au delà du besoin, les fait ensuite passer dans nos mœurs ou dans nos préjugés. Quand une chose quelquefois cesse d'être utile, elle devient sacrée.

Que par un tendre instinct je cherchai son ombrage;
Ses doux fruits qui m'offraient un nourrissant breuvage
Des fruits de nos climats surpassaient la saveur,
Et la vive fraîcheur qu'exhalait son feuillage
Plaisait plus à mes sens que ce souffle volage
Qui répand dans les airs le parfum d'une fleur.

Quand la mort dans mes bras vint refroidir ma mère,
Sous mon arbre natal je plaçai son cercueil,
Et ses tristes rameaux penchés vers sa poussière
Parurent se flétrir et partager mon deuil.
Arbre dont l'existence à la mienne est unie;
Toi qui dois consacrer les plus chers de mes jours,
Sers à marquer encore une époque à ma vie,
Et prête ton ombrage à mes premiers amours.
Lorque l'humide nuit sur la terre tranquille
Étendra lentement ses deux ailes d'azur [1],

[1] Toutes les métaphores de la poésie des peuples sauvages sont prises dans les objets que la nature met sous leurs yeux. Le ciel

Et que le vent timide échappé d'un ciel pur,
Paisible dormira sous ton ombre immobile,
D'espérance et d'amour tendrement agité,
Vers ton feuillage épais conduit par le mystère,
Trois fois j'appellerai celle qui m'est si chère,
Et qui me doit le prix de ma fidélité.
Alors, si par trois fois sa bouche frémissante,
Avec émotion répond à mes accens,
Arbre, cache un moment notre ivresse innocente :
L'amour aura comblé nos désirs renaissans.

Demain, quand Zélabar énervé de délices,
Des combats du plaisir sera sorti vainqueur,
Sa main ira suspendre à tes branches propices
Les voiles que l'amour ravit à la pudeur.
Qu'alors chacun voyant la tunique ondoyante

des nuits est presque toujours serein dans le Brésil ; aussi les naturels de ce pays n'ont pas manqué d'attribuer des *ailes bleues* à la figure allégorique qu'ils prêtent à la nuit.

Qui d'Olinde couvrait les pudiques attraits,
Dise à tous ses amis, répète à son amante :
Zélabar fut heureux : qu'il le soit à jamais!

Chant d'Hymen. [1]

Ve BRÉSILIENNE.

CHOEUR DE BRÉSILIENS.

Dans le fond des forêts où règne l'épouvante,
L'hymen rapproche, unit nos tigres furieux;
La mer rassemble entr'eux les monstres qu'elle enfante :
Le besoin de s'unir est une loi des cieux.

[1] Ce chant est à peu près traduit littéralement. A côté des allégories gigantesques, des métaphores extravagantes dont la poésie informe de ces peuples se trouve remplie, on remarque souvent des images frappantes et des allusions soutenues. J'en citerai pour preuve cette apostrophe qu'ils adressèrent aux européens qu'ils voyaient occupés à couper du bois de campêche.

« Tigres, qui venez de si loin pour nous égorger, pourquoi abattez-vous ces arbres dont vous ne pourrez rien faire? Vous ne vous plaisez sans doute à les couper que parce qu'ils sont de la couleur de notre sang! »

Le serpent tortueux sur l'herbe qu'il infeste,
S'entrelace au serpent qui frémit de plaisir.
La terre avec effroi voit leur hymen funeste;
Mais le ciel le protège : il les fit pour s'unir.

Les fleuves orageux dont les eaux vagabondes
Entraînent vers les mers nos palmiers abattus
Paraissent pour se joindre accélérer leurs ondes,
Et leur cours est plus doux quand ils sont confondus.

Trop fortunés amans, joignez vos destinées,
Et sous les tendres lois qui vous ont engagés
Que vos ames toujours demeurent enchaînées :
Les plaisirs sont plus purs dès qu'ils sont partagés.

L'amour forma vos nœuds; le ciel les sanctifie :
Que l'amour et les dieux en soient les protecteurs;
Et puissent ces liens aussi longs que la vie
N'être jamais pour vous que des chaînes de fleurs!

Les Sermens.

VIe BRÉSILIENNE.

Sois toujours mon amante, épouse vertueuse;
Que l'amour charme encor des nœuds qu'il a formés.
Enivre de plaisir cette ame impétueuse,
Et règne innocemment sur mes sens enflammés.
Rappelle à mon ardeur cette nuit délirante
Où, partageant mes feux, ta voix presque expirante
Murmurait le serment qui n'a pu m'abuser.
Mon sein l'a recueilli; ma bouche dévorante
L'a reçu de ton cœur dans un double baiser.
Oui, le ciel qui voyait ton trouble et mon ivresse,
A béni le moment qui m'unissait à toi.
Ce n'est plus maintenant par ma seule tendresse

Que le bonheur m'enchaîne à ma jeune maîtresse;
Mais j'ai donné mon cœur et j'ai reçu sa foi.
Périsse Zélabar si son ame inconstante
Oubliait qu'il jura de toujours te chérir,
Et qu'il a recueilli sur ta bouche innocente
Et le premier accent qu'arrache le plaisir,
Et le dernier soupir de la pudeur mourante.

Olinde, tu connais ce cœur impétueux
Que toi seule as rempli de l'ardeur la plus tendre;
Tu sais pour tant d'amour ce qu'il a droit d'attendre,
Et le prix qu'il attache au plus chaste des nœuds.
Tremble, je l'ai juré : le mortel téméraire
Qui lèverait sur toi ses regards abhorrés,
C'est dans son cœur sanglant que ma juste colère
Éteindrait des désirs que j'aurais pénétrés!
J'aime, et je suis jaloux jusqu'à la frénésie;
Le jour serait affreux pour moi sans ton amour :
Et pourrais-je hésiter à dévorer la vie

De qui m'arracherait cent fois plus que le jour!
La jeune Faloë dont on vantait les charmes,
D'un frère que j'aimais avait reçu les vœux;
Je connus leur hymen et leurs transports heureux.
La guerre éclate alors; mon frère vole aux armes.
Un lâche en son absence, amant audacieux,
Inspire à Faloë sa flamme criminelle :
J'arrive; je surprends le traître et l'infidèle;
Et l'époux même avant de se croire outragé,
Par la main de son frère avait été vengé.

Vois, Olinde, à quel point je chéris la vengeance;
Mon amour est sans frein, ma haine sans retour;
Et le besoin affreux de punir une offense
L'emporterait peut-être avec trop de puissance
Sur ma faible raison et même sur l'amour.
De la foi des sermens observateur austère,
J'ai vengé par la mort d'une épouse adultère
Un frère dont l'honneur était le premier bien :

La mort serait trop peu pour bien venger le mien.
Mais dois-je redouter que tes feux me trahissent!
Non, avant que ton cœur ait rompu ses sermens,
On aura vu les fleurs dont nos champs s'embellissent
N'exhaler dans les airs que des poisons brûlans;
Et les arbres amis dont les rameaux s'unissent,
Se fuir et retomber sur les gazons mourans.

L'Invasion.

VIIe BRÉSILIENNE.

Nos guerriers ont frappé leurs boucliers d'ébène [1] :
Ce signal des combats, j'ai su le prévenir.
Mes bras se sont armés; Olinde, il faut te fuir.
Il est une patrie, et le devoir m'entraîne
Vers les lieux où pour elle il faut vaincre ou périr.
Vous à qui la patrie est chère,
Réveillez-vous, repoussons l'étranger.
Chacun aujourd'hui doit songer
Qu'il est fils, ou bien qu'il est père,
Et qu'il a ses aïeux ou ses fils à venger.

[1] C'est en frappant sur des boucliers faits d'un bois très-dur que les Brésiliens proclament la guerre.

Quels nouveaux ennemis infestent nos rivages!
Ce ne sont plus ces voisins irrités
Que le flux de nos mers transporta sur nos plages,
Et qu'en se retirant les mers ont remportés.
Nés vers de lointaines contrées,
Portés par des vaisseaux qui commandent aux mers,
Ils viennent envahir nos villes éplorées;
Et leurs terribles mains, imitant les éclairs,
Font briller à nos yeux des armes ignorées
Qui dirigent la foudre et subjuguent les airs.

Quel désir insensé, quelle aveugle furie
Peut les conduire en nos climats?
N'auraient-ils plus d'asile, de patrie?
Qu'ils nous offrent la paix, nous leur ouvrons nos bras.
La nature pour nous, mère tendre et féconde,
Serait-elle stérile ou marâtre pour eux?
Quils partagent les fruits dont notre sol abonde;
Qu'ils nous offrent la paix et qu'ils vivent heureux.

Mais l'amour d'une affreuse gloire,
Et non la faim, semble les égarer :
Ce n'est pas de nos fruits qu'ils viennent s'emparer;
C'est notre sang qu'ils veulent boire;
Ce sont nos corps qu'ils veulent dévorer.

Vous à qui la patrie est chère,
Réveillez-vous, repoussons l'étranger :
Chacun aujourd'hui doit songer
Qu'il est fils ou bien qu'il est père,
Et qu'il a ses aïeux ou ses fils à venger.

Chant de Guerre.[1]

VIIIe BRÉSILIENNE.

CHOEUR DE COMBATTANS.

Femmes de nos guerriers, refusez vos caresses
A l'époux indolent qui languit dans vos bras.
Ce n'est plus le moment des heureuses faiblesses :
L'impérieux honneur nous appelle aux combats.
Malheur à nos indignes frères
Qui seraient sourds à ce cris solennel !

[1] Ce chant n'a été traduit que pour faire connaître les mœurs atroces de ces peuples sauvages. La fureur de la vengeance plutôt que l'habitude de l'antropophagie les porte souvent à dévorer les cadavres des vaincus, et à s'honorer de cet acte féroce. Mais j'ai évité dans ma version des images qui paraîtraient d'autant plus révoltantes qu'elles sont puisées dans la nature.

Leurs enfans rougiront au seul nom de leurs pères,
Et ne recevront d'eux qu'un opprobre éternel.

UN CHEF.

Tous, braves Alagoz, nous volerons aux armes :
Nos dieux sont outragés, nos foyers envahis;
Réveillez-vous au cri de la patrie en larmes :
Elle veut des vengeurs et nous sommes ses fils!

CHOEUR.

Nous avons en naissant, tous reçu de nos pères
La liberté qu'avaient conquise leurs aïeux.
Nous sommes d'un tel bien les seuls dépositaires,
Et nous en devons compte à nos derniers neveux.
Leur transmettrons-nous l'esclavage,
Après avoir reçu la liberté?
Non, mourons en vengeant cet auguste héritage,
Pour le livrer intact à la postérité.

LE CHEF.

Immolons nos tyrans, fuyons l'ignominie;
Que chacun se dévoue en nos communs dangers:
Quoi! nous qui punissons chez nous la tyrannie,
Nous pourrions adopter des tyrans étrangers!

CHOEUR.

Sazal dont le nom seul est le dernier outrage,
Jeune, dans nos conseils parvint au premier rang:
Il osa nous parler de trône et d'esclavage;
Ses frères aussitôt nagèrent dans son sang.
Des dieux l'auguste privilège
Est de régner sur la terre et les cieux:
Mais jurons de punir le mortel sacrilège
Qui voudrait usurper la puissance des dieux!

LE CHEF.

Que nos fiers ennemis deviennent nos esclaves,

Et que sur nos bûchers leurs corps soient étendus!
Il sera glorieux à la table des braves,
De savourer la chair de nos tyrans vaincus.

CHOEUR.

Quand la soif a brûlé notre bouche altérée,
Pour nos palais ardens l'ananas est moins doux
Que le sang écumeux et la chair abhorée
Du dernier ennemi qui tombe sous nos coups.
Amis, que chacun de ses traîtres
Tombe en lambeaux, dispersé sous nos mains;
Et que sur les tombeaux où dorment nos ancêtres
S'apprêtent aujourd'hui nos terribles festins!

LE CHEF.

Attaquons sans effroi, frappons avec furie;
Et puisse un beau trépas nous être destiné:
Car mourir pour les lieux où l'on reçut la vie,
C'est rendre à son pays ce qu'il nous a donné.

CHOEUR.

Pour venger nos affronts nos mains se sont armées;
A marcher dans nos rangs quel lâche hésiterait!
Chacun séparément braverait des armées:
Réunis, nous vaincrons ceux qu'un seul braverait.
Brisons de funestes entraves:
Marchons, frappons avec sécurité;
Nos tyrans combattront pour faire des esclaves,
Et nous, nous combattrons pour notre liberté.

La Défaite.

IXe BRÉSILIENNE.

Pour les fils d'Alagoz il n'est plus de patrie!
La victoire a trahi mes vœux désespérés.
J'ai vu tous nos guerriers céder à la furie
De ces tyrans affreux contre nous conjurés,
Et courant au-devant de notre ignominie,
Prosterner à leurs pieds leurs fronts déshonorés.
Tels que ces vils oiseaux que disperse l'orage,
Et qui viennent mourir en roulant sur nos pas,
Je les ai vu frémir à l'aspect du carnage,
Et trouver en fuyant un infâme trépas.
Nos aïeux qui jamais ne souffrirent de maîtres,
Croyaient en expirant nous léguer leurs vertus:

Quel fruit de leurs leçons! Ces généreux ancêtres
Nous apprirent à vaincre, et nous sommes vaincus!...

Héros qui dans l'excès des barbares tortures
Que prolongeaient pour vous des vainqueurs furieux,
Étouffiez dans vos cœurs de douloureux murmures
Pour chanter de la mort l'hymne religieux,
Qu'eussiez-vous dit de nous si vos cendres éteintes,
Se ranimant aux cris de vos indignes fils,
Avaient vu des guerriers mourant pour leurs pays,
Supplier leurs vainqueurs et murmurer des plaintes?
Nous combattions pourtant à l'abri des tombeaux
Où dorment respectés vos restes magnanimes,
Sur le sol révéré qui recouvre vos os,
Et qu'ont osé souiller la fureur et les crimes.
Peuple deshonoré, méprisables guerriers,
Allons, chargés de fers et couverts d'infamie,
Annoncer à nos fils, épars sur nos foyers
Qu'ils ont encore un père et n'ont plus de patrie.

Mais puissent nos enfans moins avilis que nous,
Pour prix de les avoir livrés à l'esclavage,
Se sentir transportés d'une trop juste rage,
Et dans nos lâches cœurs plonger leurs premiers coups.

Les Tombeaux.

Xe BRÉSILIENNE.

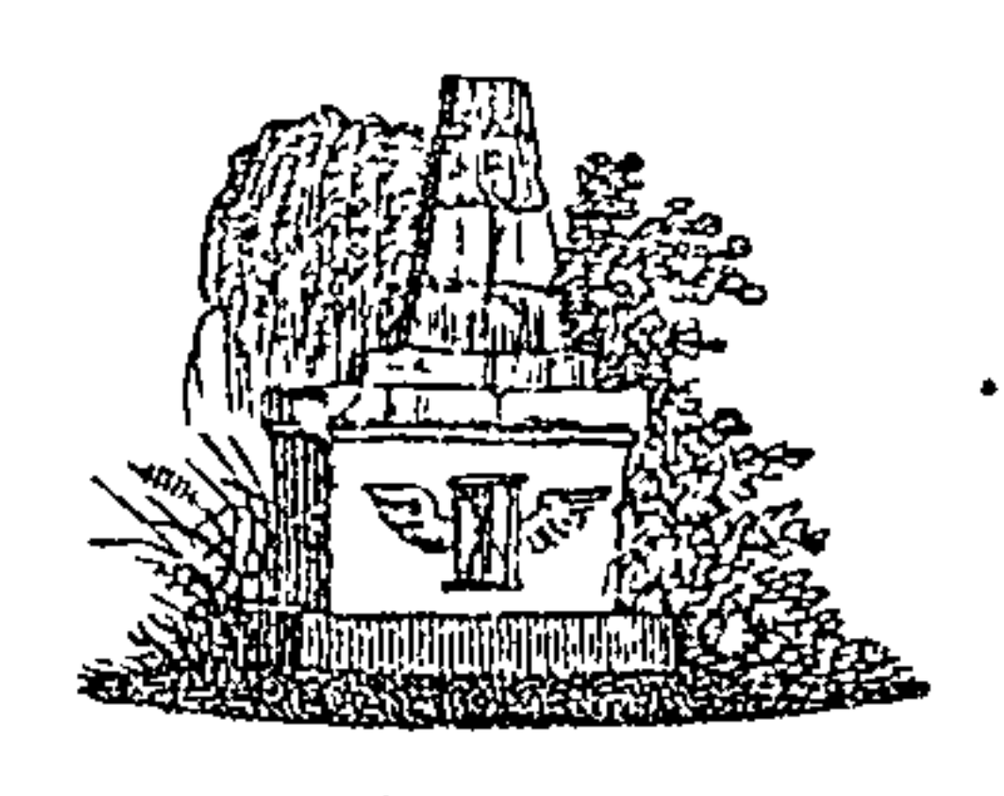
Sol paternel que je mouille de larmes,
Sol qu'a souillé le pied de l'étranger,
Je voulais te venger ou périr sous les armes;
Et je n'ai pu mourir ni te venger.
Quittons, brisons ces flèches impuissantes,
Qui loin de seconder mes trop justes fureurs,
Ont volé mille fois de mes mains frémissantes
Sans déchirer le sein de nos lâches vainqueurs.
Ces armes qui devaient comme un signe de gloire,
Reposer avec moi dans la nuit du cercueil,
Ne pourraient retracer que l'indigne mémoire
D'un guerrier qui n'a pu périr avec orgueil.

Fuyons ces lieux témoins de tant d'ignominie;
Tout ce qui s'offre à moi semble ici m'accuser.
Traînons sous d'autres cieux ma jeunesse avilie,
Et ces remords cruels que je veux apaiser.
Mais en fuyant les lieux où l'on reçut la vie
On rencontre un refuge et non une patrie...
Patrie! ô non sacré que j'ose profaner,
Ah! je devais mourir, et non t'abandonner.

En vain j'ai parcouru ces voûtes funéraires
Où parmi les cercueils règne un pieux effroi;
En vain trois fois j'ai dit : « Ossemens de mes pères,
Sortez de vos tombeaux et fuyez avec moi. »
Leurs ossemens sont restés immobiles,
Et le lugubre écho de ces voûtes tranquilles
Pour répondre à ma voix ne s'est point ébranlé;
Mais son silence même à mon cœur a parlé.
Non, vous n'avez pas dû, héros qu'on abandonne,
Protecteurs de la honte attachée à vos fils,

Sortir de vos tombeaux que la gloire environne,
Pour partager l'exil, la fuite et le mépris
De quelques malheureux de leurs foyers proscrits.
Mais moi, j'ai dû périr en affrontant la foudre
Dont vos profanateurs avaient armé leurs bras :
Et, tranquille, j'ai dû sur nos toits mis en poudre
De leur foudre terrestre affronter les éclats;
J'ai dû mourir, je vis !.. mais je vole aux combats.
Du crime d'exister je puis bientôt m'absoudre,
Et je marche à la mort qui mugit sur mes pas.
Mânes de mes aïeux, pardonnez mon délire,
Lorsque j'osai troubler votre éternel sommeil
Pour obtenir de vous un généreux conseil
Que devait me donner le remords qui m'inspire;
Oui, le remords me guide, il ne peut m'égarer.
Demain, mânes guerriers, nous dormirons ensemble,
Et je fuis un moment le lieu qui vous rassemble,
Pour être digne d'y rentrer.

Et toi dont j'adore les charmes,
Pour la dernière fois je voulais te revoir;
Mais mon cœur en délire a craint ton désespoir:
J'ai redouté tes yeux, ma faiblesse et mes larmes.
Adieu, tout mon amour s'immole à mon devoir:
Dévore bien les pleurs que tu voudrais répandre;
Plaindre un trépas si beau ce serait l'outrager.
Mais je te laisse un fruit de l'hymen le plus tendre,
Et si c'était un fils, apprends-lui sur ma cendre
Qu'il eut un père et qu'il doit le venger.



Le Désire.

XIe BRÉSILIENNE.

Moi qui cherchais la mort comme un dernier bienfait,
Je n'ai pu recevoir que le dernier outrage;
Ils m'ont rendu le jour dont je m'étais défait,
Et je revis couvert des fers de l'esclavage.
Avec l'astre mourant de notre liberté
Peut-être je pouvais périr sans infamie;
Mais recevoir des fers, survivre à sa patrie,
C'est l'excès de l'opprobre, et je l'ai supporté!
Barbares oppresseurs d'un peuple sans courage,
Quand pourrai-je sur vous faire éclater ma rage;
Arracher de vos corps vos membres palpitans,
Et boire avec transport dans vos crânes sanglans

L'ivresse que l'on goûte à venger un outrage?...
D'un espoir aussi vain chassons l'illusion.
Malheureux! dans les fers je parle de vengeance!
Quand ma raison s'éteint je flatte ma démence :
Ah, c'est sur ma blessure exprimer du poison.
Je conservais encore une espérance unique,
Celle qui peut survivre au courage vaincu :
Je voulais expirer d'une mort héroïque,
Et laver dans mon sang le tort d'avoir vécu.
Les dieux ont déjoué cette noble espérance :
Entouré d'ennemis, j'expire sans vengeance,
Et dois à nos tyrans le jour que j'ai revu.

De leur plomb meurtier, les rapides atteintes
Avaient brisé ma tête et déchiré mon flanc;
Et leur sang odieux dont mes mains étaient teintes,
Sous mes coups redoublés coulait avec mon sang.
Satisfait d'avoir pu signaler ma furie,
Enivré du plaisir de punir nos bourreaux,

Sur leurs membres épars j'avais fini ma vie,
Et j'avais cru du moins succomber en héros.
Mais que ne peut hélas, leur barbare industrie!
Ils ont su m'arracher la gloire de ma mort;
Et leur art inhumain par un funeste effort,
Au trépas a ravi mon ame anéantie.
En vain avec fureur j'ai tenté de rouvrir
Les sources de mon sang qu'ils avaient refermées:
Leurs bras ont enchaîné mes mains inanimées,
Et Zélabar ne peut ni vivre ni mourir.

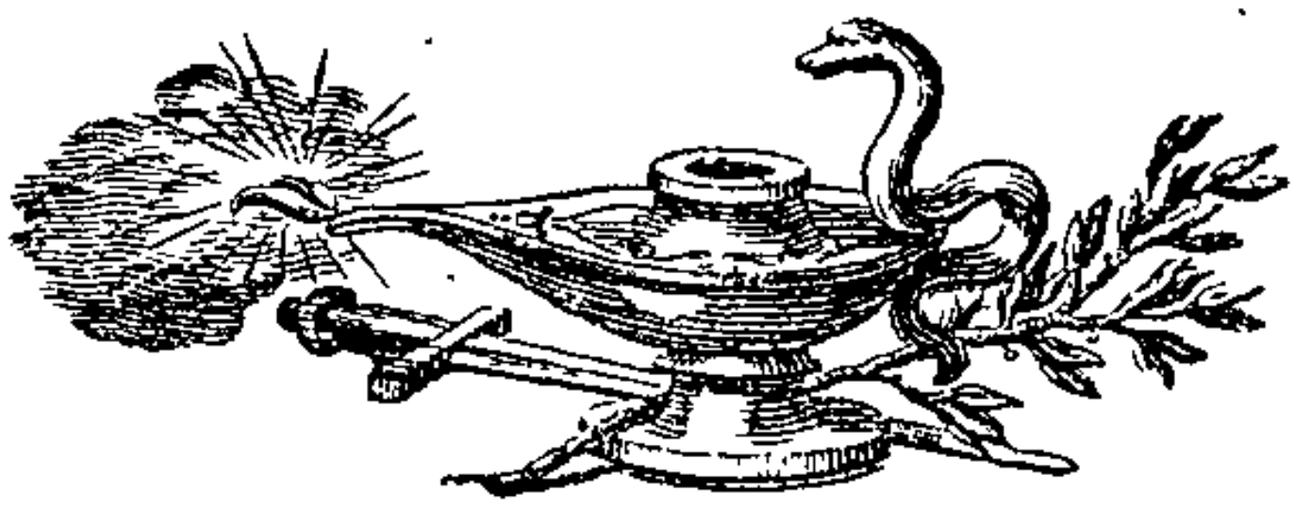
Le Suicide.

XIIe BRÉSILIENNE.

L'espoir renaît enfin dans mon ame navrée;
Trompons de nos tyrans les infâmes desseins.
Ne redoute plus rien de leur rage abhorrée;
Un trésor... du poison est tombé dans mes mains
Accepte la moitié de ce présent funeste;
De mes biens les plus chers c'est le seul qui me reste.
A la gloire, au bonheur nous avons survécu;
Mais nous pouvons mourir : nous n'avons rien perdu.
Chère Olinde, ils voulaient, comble d'ignominie!
Te dérober l'honneur en te laissant le jour;
Eh bien, ton époux veut, par un excès d'amour,
Pour te laisser l'honneur te dérober la vie!

Olinde, le trépas ne doit plus t'effrayer;
Songe à combien de maux nous pouvons nous soustraire,
La mort n'est point un mal quand elle est nécessaire;
Et fût-ce même un mal, ce serait le dernier.
Tout dégouttans encore du meurtre de nos frères,
Ces monstres que l'Europe a vomis de son flanc
T'auraient fait redouter leurs baisers adultères;
Et ton sein profané par leurs mains meurtrières,
Eût battu sous des doigts rougis de notre sang.
Mais non, le désespoir peut déjouer leur rage :
Pour sortir de la vie il ne faut qu'un instant;
Cet instant est choisi : bénis notre partage;
Nous périrons ensemble et la mort nous attend.
Lorsqu'éteignant ses feux dans les vagues lointaines,
La lune ira mourir au bord de l'horizon,
Olinde, fais passer dans tes tremblantes veines
Le suc impétueux de ce brûlant poison.
J'exhalerai déjà les restes de ma vie;
Et dès que le trépas s'emparant de ton cœur,

Dans tes nerfs agités répandra sa langueur,
Olinde, tourne alors ta paupière affaiblie
Sur l'astre dont mes yeux chercheront la lueur.
Qu'il recueille lui seul notre ame tout entière;
Qu'il fixe en ce moment nos esprits suspendus,
Et bravant dans la mort nos tyrans éperdus,
Nous croirons nous revoir à notre heure dernière,
Et nos regards mourans se seront confondus.



Chant de Mort.

XIIIe BRÉSILIENNE.

Ennemis d'Alagoz, redoublez vos tortures;
J'ai mérité le trépas d'un héros.
Buvez le sang qui fuit de mes blessures;
Ouvrez mes flancs, brisez mes os;
Sur vos brasiers dispersez mes lambeaux :
La douleur ne pourra m'arracher de murmures.
Je brave vos fureurs, je ris de vos injures;
Et j'ai pitié de mes bourreaux.

J'ai combattu la tyrannie;
Par nos tyrans je suis vaincu :

Frappez, tyrans de ma patrie;
Vous triomphez, j'ai trop vécu.
Ennemis d'Alagoz, etc.

Le lâche naît comme le brave;
Mais, devant leurs lâches bourreaux,
L'un fuit leurs coups, l'autre les brave;
Le trépas seul fait les héros.
Ennemis d'Alagoz, etc.

Pourquoi craindrais-je le passage
Qui nous sépare de la mort?
Notre existence est un orage,
Et le tombeau seul est un port.
Ennemis d'Alagoz, etc.

Après le cours d'un jour pénible,
Nous désirons un long sommeil :

La mort n'est qu'un sommeil paisible,

Et l'on ne craint pas son réveil.

Ennemis d'Alagoz, etc.

Il est, dit-on, des lieux champêtres

Que nos ames vont habiter.

Là, je reverrai mes ancêtres,

Et pour ne jamais les quitter.

Ennemis d'Alagoz, etc.

Chanson

D'UNE FILLE DE SERGIPPE.

XIVe BRÉSILIENNE.

Jeune amant qui suis tous mes pas,
Sois heureux, mais reste fidèle;
Et si jamais une autre belle
Te fait mépriser mes appas,
Puisses-tu, prosterné près d'elle,
Au lieu d'une faveur nouvelle,
Ne rencontrer que le trépas.

On regrette l'amant que la mort nous arrache;
On mouille de ses pleurs la tombe qui le cache.
Un autre voit nos pleurs, il peut les essuyer;
Mais, lorsqu'un inconstant pour prix de nos faiblesses

Porte à d'autres beautés ses volages caresses,
On pleure le perfide, on ne peut l'oublier.
Viens à ma voix, toi que j'appelle;
Mais ne chéris que mes attraits.
Je serai toujours assez belle
Si ton cœur ne change jamais.
Sois heureux autant que fidèle;
Et si jamais une autre belle
Te fait mépriser mes appas,
Puisses-tu, prosterné près d'elle,
Au lieu d'une faveur nouvelle
Rencontrer la mort dans ses bras!

Chanson

D'UNE JEUNE ÉPOUSE.

XVe BRÉSILIENNE.

Viens dévorer mes lèvres amoureuses,
Par tes baisers assouvis ma fureur.
Prodigue-moi tes caresses fougueuses,
Seule, je veux en recueillir l'ardeur.
Mais non, plutôt ralentis la vitesse
De cette extase où tu vas me plonger;
La ralentir c'est en doubler l'ivresse,
Et la hâter ce serait l'abréger.

. . . . . .

. . . . . .

. . . . . .

Il est passé ce moment de délire!

J'en ai joui, je n'ai pu l'arrêter.
On le regrette avant de le goûter;
Mais on le goûte alors qu'on le désire,
Et même après qu'il vient de nous quitter.
Au doux repos nos transports ont fait place,
De tous mes sens le plaisir s'est enfui :
Mais le désir y laisse encor sa trace,
Tel que ce feu qui, mourant dans l'espace,
Amuse encor le regard ébloui
Long-temps après qu'il s'est évanoui.
Tant de bonheur n'est point une ombre vaine,
C'est un éclair, mais on peut en jouir.
Il nous échappe, on peut le ressaisir;
Il brille, il fuit : l'amour nous le ramène.
Abandonnons nos membres au sommeil,
Il nous rendra notre force altérée;
Que la raison en marque la durée,
Et que l'amour nous attende au réveil.
Par un baiser formé sur ta paupière,

J'entr'ouvrirai tes yeux à la lumière,
Pour t'appeler à des plaisirs nouveaux.
Ce doux baiser, tu sauras me le rendre,
Et ce signal du combat le plus tendre
Ne fera pas regretter le repos.
Hélas! ce temps où des pavots propices
De notre vie interrompent le cours,
Est à jamais perdu pour les amours;
Le ciel le compte au nombre de nos jours,
Comme le temps qui fuit dans les délices.
Bientôt, peut-être, un éternel repos
Nous unira dans la nuit des tombeaux.
Ma bouche alors, par la mort refroidie,
N'ouvrira plus ta paupière endormie...
Ah! profitons de ces momens trop courts:
Et puisqu'il faut qu'un sommeil invincible
Vienne abréger l'espace de nos jours,
Réveillons-nous le plus souvent possible
Avant l'instant où l'on dort pour toujours.

La Fontaine de Sergippe.

XVIe BRÉSILIENNE.

Près de Sergippe, et loin des mers,
Du fond d'une grotte profonde
S'échappe le cristal d'une onde
Qui rafraîchit ces lieux déserts.
Jamais le serpent homicide
N'a souillé sa source limpide
De l'âcreté de son venin;
Ni le dangereux lamentin
N'a troublé, par ses cris horribles,
L'écho de ces rives paisibles.
L'onde seule, qui dans ces lieux
Promène sa course incertaine,

Semble, en murmurant sur l'arène,
Former des airs harmonieux;
Et lorsque l'œil voit disparaître
Ses flots dont il suit les détours,
Parmi les fleurs qu'ils ont fait naître
Sans peine il devine leur cours.

Quel tribut, source enchanteresse,
Te doivent l'amour, la beauté!
Aux vieillards tu rends la jeunesse,
Aux veuves la virginité,
Aux frénétiques la sagesse,
Aux mourans même la santé!

Si les fièvres empoisonnées,
Sur nos rivages amenées,
Venaient à consumer mes jours,
Je n'irais point, par ton secours,
Chercher à prolonger le cours
De mes fugitives années :

Sans crainte je vois le trépas.
Mais, quand l'âge aura de mes bras
Fait fuir tout ce que j'aime au monde,
J'irai me plonger dans ton onde
Pour recouvrer tous mes appas.
Je ne veux point être éternelle;
Mais je vis pour la volupté.
Ne me rends point force nouvelle
Quand j'aurai perdu la santé;
Mais daigne me rendre encor belle
Quand j'aurai perdu la beauté!

Chant de Mort

D'UNE JEUNE FILLE.

XVIIe BRÉSILIENNE.

Doux orangers, dont le feuillage
Couvre l'asile où je vivais,
Bientôt hélas sous votre ombrage
Mes restes dormiront en paix.
Si parfois d'une eau salutaire
J'arrosai vos rameaux fanés,
Arbres, rendez à ma poussière
Les soins que je vous ai donnés;
Et sur mes cendres refroidies
Si jamais de jeunes amies

Ne viennent en habit de deuil
Semer les fleurs que j'ai chéries,
Arbres, que vos feuilles flétries
Tombent du moins sur mon cercueil.

Oiseaux dont les accens flattaient ma rêverie,
Vous dont les doux concerts charmaient mes sens émus
Vous chantiez vos amours au printems de ma vie :
Vous chanterez encor, mais je n'entendrai plus.

Oui, de mon dernier jour s'enfuit la faible aurore :
Oui mon ame s'éteint comme un pâle flambeau,
Je vois l'astre du jour ce soir mourir encore :
Hélas, il renaîtra demain sur mon tombeau.

Celle qui de l'amour éprouvant tous les charmes,
Épuisa dans l'hymen les plaisirs les plus doux,
Peut voir son dernier jour sans répandre de larmes,
Mais je n'ai pas connu les baisers d'un époux.

Je ne m'en défends pas; en ce moment peut-être,
J'abandonne la vie avec trop de regret;
Non pas pour les plaisirs qu'elle me fit connaître,
Mais pour les voluptés qu'elle me promettait.

Jeunes et tendres fleurs que l'aube fit éclore,
Vous ne vivez qu'un jour; on plaint votre destin :
Comme vous, tendres fleurs, je naquis à l'aurore;
Mais vous verrez le soir, et j'expire au matin.

FIN DES BRÉSILIENNES.

Poésies diverses.

POÉSIES DIVERSES.

l'Âge présent.

SATIRE.

ÉDOUARD.

Arraché par le temps à la docte prison
Où d'orgueilleux pédans torturaient ta raison,
Tu vas donc, tout rempli des rêves de l'école,
Entrer avec candeur dans ce monde frivole
Où ton cœur enivré croira sans doute encor
Respirer la vertu d'un second âge d'or;
Et palpitant d'espoir te hazarder sans crainte,
Dans ce vaste Paris, fortuné labyrinthe
Où plus d'une Ariane au cœur tendre, aux doux yeux,
Viendra t'offrir peut-être un fil officieux!...
Qu'ils seraient fortunés ces songes de l'enfance,

S'ils pouvaient sans danger abuser l'innocence,
Et si l'être imprudent qu'endorment les erreurs,
Se réveillait toujours sous un berceau de fleurs!.

ADOLPHE.

Un début si flatteur me séduirait sans doute,
S'il me déguisait mieux le but que je redoute,
Mais sous le vain motif de montrer à mes yeux,
Le dangereux appât d'un monde insidieux,
N'allez-vous pas encor, déclamateur habile,
Exhaler en grands mots l'excès de votre bile?
Ou pessimiste adroit, le microscope en main,
Grossir à mes regards les torts du genre humain?
Je découvre le but où vise votre zèle :
Votre humble vanité malgré vous se décèle ;
Critiquer est pour vous le premier des besoins.
Les hommes plus parfaits vous plairaient beaucoup moins;
Mais leurs vices nombreux provoquant la satire,

Vous donnent le plaisir et le droit de médire;
Et vous cherchez bien plus, par de vaines clameurs,
A conquérir un nom qu'à redresser nos mœurs.
Mais sachez qu'à son siècle on rend plus de services
En montrant des vertus qu'en décriant les vices;
Et l'exemple du bien est cent fois plus moral
Que les écrits de ceux qui signalent le mal.

ÉDOUARD.

Tu me vois confondu de ta verte saillie...
On ne parle pas mieux même à l'Académie;
Et dans ses saints accès un père de la foi
Met à moraliser moins de ferveur que toi.
Mais il ne fallait pas, t'abaissant de la nue,
Pour écraser un ver t'armer d'une massue.
Le cerveau tout farci de nos vieux chroniqueurs,
Il est facile à toi, monté sur tes auteurs,
D'étaler dans des mots risiblement sublimes

Tes doctes versions pour de neuves maximes.
Mais pour moi qui, trompant la griffe des pédans,
Ai prudemment sauvé ma raison de leurs dents,
J'estime que ton grec et vingt ans de science
Instruisent cent fois moins qu'un jour d'expérience;
Et je veux te prouver qu'on peut être, en un mot,
Très-savant sur les bancs, et dans le monde un sot.

Tu prétends, loin, dis-tu, de la route commune,
Sur les pas de l'honneur rechercher la fortune...
Pauvre écolier qui rêve au temps du bon Janus,
Et qui croit que l'honneur fait encore des Crésus!
Apprends donc qu'on verrait plutôt nos alchimistes
Changer dans leurs creusets l'argile en améthystes,
Qu'un pauvre homme de bien, pourchassant le bonheur,
Faire deux onces d'or avec tout son honneur.
Laisse aux esprits mesquins tes maximes timides.
Ton honneur n'a jamais fait que des gueux rigides;
Et sache qu'il vaut mieux être, à calculer bien,

Fripon considéré, qu'honnête homme de rien.
Mais supposons pourtant que par quelque miracle
L'austère probité te conduise au pinacle :
T'y voilà, c'est fort bien. Mais ne craindras-tu pas
D'être monté si haut pour retomber plus bas?
Enfans ambitieux que la fortune joue?
Nous a-t-elle élevés, nous dormons sur sa roue;
Et souvent l'insensé que le branle étourdit,
Laisse échapper l'honneur au faîte du crédit.
Dans ces ducs roturiers, ces nobles sans ancêtres,
Qui, valets du pouvoir, ont trahi tous les maîtres,
Trente étaient à leur rang montés par des vertus :
Par un contraire effet combien en sont déchus?
Lequel peut du milieu des factions récentes
Lever un front sans tache et des mains innocentes?
S'il en est un, qu'il s'offre à nos yeux satisfaits,
Et qu'il nous tende un bras qu'il ne vendit jamais.
Mais non : tous nous ont fait regretter que la gloire
Leur eût laissé des jours pour souiller leur mémoire,

Et dans leurs vaines mains la palme d'Austerlitz
Offrit à tous les vents ses rameaux avilis.

ADOLPHE.

La vertu selon vous n'est donc qu'une chimère,
Le mépris des héros et l'erreur du vulgaire;
Et, s'il faut vous en croire, on ne pourra bientôt
Rester homme de bien sans craindre l'échafaud.

ÉDOUARD.

On le peut; mais il faut, bravant son siècle en face,
Moins s'armer de pudeur que de force et d'audace;
Car être vertueux et l'être avec éclat,
C'est un scandale au moins et presque un attentat;
Et ma foi, tout compté, l'on rencontre peut-être
Trop peu d'hommes de bien pour s'exposer à l'être.
Cependant il en est; et j'en ai vu de tels,

A l'armée, au barreau, même au pied des autels.
Chez Thémis voudrais-tu, vengeur de l'innocence,
Remplir tout le palais de ta noble éloquence?
Monte avec cent auteurs noircis de droit romain,
Sous le toit d'un grenier cher au pays latin.
Bientôt formés dans l'ombre à ton métier profane,
Hérissé d'argumens, affamé de chicane,
Quitte comme un vautour ton gîte aérien;
Tombe dans la mêlée, et sans épargner rien,
Écume les prisons, les plus sales refuges,
Achète tes cliens, et, s'il le faut, tes juges.
Plaide d'abord gratis, et puis, mime éloquent,
Vend ta gloire à crédit et ton zèle comptant [1];
Et crieur d'un parti, parle, vain Démosthènes,
Pour Philippe tout bas et tout haut pour Athènes.

[1] Ceci n'est dit que figurément. Le Barreau français a trop honoré la profession d'avocat par son désintéressement et son patriotisme, pour qu'on puisse trouver dans ces vers une application même particulière.

Ou bien, si plus sincère en ta noble ferveur,
Soutien des opprimés qu'immole la faveur,
Tu couronnes ton front de lauriers populaires,
Crains de tes ennemis les retours consulaires.
Vois tes rivaux jaloux par leurs farouches cris
Dénoncer tes discours, proscrire tes écrits;
Et formant un conseil présidé par l'envie,
T'arracher au barreau qu'illustrait ton génie.
La robe, tu le sais, compte aussi ses martyrs;
J'en pourrais attester de récens souvenirs.
Mais, tu le vois assez, sans invoquer l'histoire :
Nul métier sans péril ne conduit à la gloire.

ADOLPHE.

La médecine?

ÉDOUARD.

Bon, offre un champ plein d'attraits

Où le laurier prospère à l'ombre des cyprès :
Jargonner en savant, ordonner des sangsues,
Colporter ses succès, inhumer ses bévues;
Tuer pendant trente ans pour apprendre à guérir,
Est un secret divin, il en faut convenir.
Mais que dis-je ! un secret, un art irrésistible,
Et qui seul peut faillir et rester infaillible.
Peut-être diras-tu que bien plus d'un Le Roy [1],
Avec cet art divin partout répand l'effroi :
Erreur; et quoi qu'en dise une censure triste,
L'art guérirait toujours sans les torts de l'artiste,
Et l'on ne craindrait plus les coups des assassins
Si notre médecine allait sans médecins.
N'entends-tu pas d'ailleurs les clameurs de l'École
D'Esculape attester le pouvoir malévole ?
N'entends-tu pas déjà les altiers *Broussaisiens* [2]

[1] Médicastre fameux, connu par la célébrité européenne et l'effet prodigieux de ses médecines.

[2] La différence des doctrines médicales de MM. Pinel et Broussais a divisé long-temps l'École de Médecine en deux

Crier que *Pinel* tue; et tous les *Pinéliens*
Soutenir, en poussant leurs derniers cris de guerre,
Que *Pinel* seul guérit, et que *Broussais* enterre;
Et voudras-tu, sectaire armé de ton scapel,
Zélateur de *Broussais* ou martyr de *Pinel*,
Aller plein de colère et d'ardeur médicale
Dans le faubourg Saint-Jacque exciter le scandale?
Mais enfin je te vois monter au doctorat,
Et drogueur à diplome, aller sans apparat,
Enterrer sur-le-champ ton nom et tes malades
Dans le fond d'un hameau, chez des humains maussades
Qui croiront avoir moins à craindre, pour leur part,
La cause de leurs maux que l'effet de ton art.
Mais quand, malgré l'usage assez commun en France,
Trompant de ton pasteur l'homicide espérance,

sectes, qui ont quelquefois signalé l'opposition de leurs opinions par l'effervescence qu'inspire ordinairement l'esprit de parti. Les dénominations de *Broussaisiens* et *Pinéliens* distinguaient les élèves entre eux, en indiquant la cause qu'ils avaient embrassée.

Tu viendrais à guérir cent fois plus de mourans
Qu'un curé n'en voudrait inhumer tous les ans,
Pourrais-tu te borner à la gloire bizarre
D'attaquer un typhus ou de vaincre un catharre;
Et toujours triomphant, la lancette à la main,
Ne devoir tes lauriers qu'aux maux du genre humain?
Non, s'il faut que du sang sous ta main se répande,
C'est à Mars que ton zèle en voudra faire offrande.
Suis alors au combat ces héros circonspects
Qui pour faire la guerre ont attendu la paix.
Ceins l'innocente épée, arbore la cravache,
Escroque deux rubans, achète une moustache,
Déterre un oncle abbé, quelqu'autre grand veneur,
Et chasse de leurs rangs ces vieux fils de l'honneur,
Qui, reliques de Mars, martyrs de la victoire,
Iront dans l'indigence expier notre gloire.

ADOLPHE.

Mais de grace, à quoi bon vous exalter ainsi?

Jamais d'être un héros ai-je eu le vain souci?
Mars a par trop long-temps ensanglanté la terre.
J'honore les guerriers; mais j'abhorre la guerre;
Et, si quelque laurier peut jamais me toucher,
C'est au sacré valon que je l'irai chercher.

ÉDOUARD.

Je t'entends : tu veux donc, reptile de la scène,
Suivre sur leurs tréteaux Thalie et Melpomène;
Grossir l'essaim des fous qui font *vice versâ*,
Rire la tragédie et pleurer l'opéra?
Insensé! mieux valait qu'une mère en furie,
Étouffât dans ses flancs le germe de ta vie,
Que de te mettre au jour pour te voir dans Paris,
Coller sur tous les murs ton nom et tes écrits.
Non, de tous les travers que le démon inspire,
Le plus traître à mes yeux est la fureur d'écrire.
Tous les vices en lui sont réunis en un :

Il les entraîne tous, et n'en excuse aucun.
Un triomphe rend vain, une chute servile.
On se croit un Homère ou l'on devient Zoïle,
Et sais-tu, malheureux, ce que coûte un laurier
A ce hâve rimeur qu'on va déifier?
Sais-tu combien il a supporté de tortures,
Étouffé de remords et dévoré d'injures,
Pour obtenir de ceux qu'il fait vivre et hurler,
L'honneur de s'exposer à se faire siffler?
Ces rois qui pour l'écu qu'au guichet on leur donne,
Chaque soir aux *Français* se bâtent la couronne,
Vont-ils, le croiras-tu, du haut de leur orgueil
Abaisser sur tes vers la faveur d'un coup d'œil?
Ces garnisons d'auteurs qui, la plume levée,
Défendent les trétaux où leur gloire est bravée,
Iront-ils, Scribe obscur, t'admettre dans leurs rangs,
Pour éclipser leur astre et leurs lauriers mourans?
Quel droit, guerrier sans nom, t'admettrait dans l'arène,
Corneille en cheveux blancs s'est vu fermer la scène,

Et tu vas te l'ouvrir, toi, novice rimeur?
Tu n'as que du génie et tu veux être auteur!
Cours faire sentinelle à la porte d'*Achille;*
Fais-toi des protecteurs des laquais d'*Ériphile;*
Visite *Agamemnon;* tombe aux pieds de *Calchas;*
Couche avec *Andromaque*, et soupe avec *Arcas;*
Alors tu pourras voir les essais de ta plume,
Attendre en un carton leur triomphe posthume;
Et tes neveux iront peut-être au soir nommé,
Siffler sans le savoir leur aïeul exhumé.
Mais si pourtant enfin, à force de cabale,
D'efforts, de baise-mains, de sueur, de scandale,
Nos graves Roscius daignaient bien, toi vivant,
Faire applaudir tes vers, même en les écorchant;
Affaissé sous le poids des palmes littéraires,
Prôné par vingt journaux, vendu chez cent libraires,
Ne te reste-t-il pas, savant non patenté,
A faire contrôler ton immortalité?
Et ne voudras-tu pas fixant ta gloire errante,

T'asseoir à quarante ans au nombre des quarante?
Justement on t'apprend qu'il faut à l'Institut
Remplacer, bien ou mal, l'immortel qui mourut.
Vite, cours. Mais au poste où de loin tu pénètres
Nul ne peut arriver s'il est homme de lettres;
Et le célèbre auteur d'un ouvrage inconnu
Fait crier sous son poids le fauteuil qui t'est dû.
Encor trois fois heureux si ce pesant confrère,
Aux portes du Parnasse eunuque littéraire,
Un jour nommé censeur, ne va pas, sans raison,
Décimer tous tes vers, châtrer ton Apollon,
Et citer à ton nez, comme une œuvre fort pie,
De n'avoir rien écrit pour prouver son génie;
Car on sait de nos jours, où tout est confondu,
Que la stérilité se compte pour vertu.
Ainsi, désabusé d'un espoir chimérique,
Oublié sur le seuil du temple académique,
Il te faudra bientôt, grand génie avorté,
Vivre tout humblement sans immortalité,

Ou bien te consoler, sur tes écrits en cendres,
De l'honneur que l'on fit à l'auteur des *Deux Gendres ;*
Car on doit sans regret perdre le titre vain
Dont fut privé Molière et qu'obtint Chapelain.
Moi-même, qui te parle en expert du Permesse,
Au pied de l'Hélicon j'ai traîné ma jeunesse.
Là j'ai vu nos rimeurs, là j'ai bientôt appris
A mépriser leurs mœurs autant que leurs écrits.
Grands hommes exclusifs, l'esprit est leur domaine;
Ils tiennent sous la clef Thalie et Melpomène;
Nul ne peut s'élever que sous leur bon plaisir,
Et qui brille sans eux doit trembler et frémir.
Vingt fois ils ont flairé mes rimes et ma prose
Pour savoir s'il fallait en penser quelque chose;
Et le dernier faiseur du dernier feuilleton
Eût craint de m'illustrer en profanant mon nom.
Mais de leur beau côté je t'ai montré les choses;
Du sort des beaux-esprits tu n'as vu que les roses.
T'ai-je parlé, dis-moi, dans ma longue oraison,

De *liberté de presse et d'auteurs en prison?*
Mais, chut!... n'oublions pas que ma muse indiscrète
Aux pieds d'un noir jury se vit sur la sellette,
Pour avoir, certain jour où Satan me souffla,
De jésuites traité les fils de Loyola.
Et maintenant encore, où mon crayon plus sage
Te trace, en se jouant, l'esquisse de notre âge,
J'entends gronder sur moi les verroux du réduit
Où Thémis et Phébus pour un mois m'ont conduit.
Ne touchons plus si fort des matières si saintes,
Les haines des dévots sont toujours mal éteintes;
Et c'est assez, ma foi, d'être damné là-haut,
Sans commencer ici par tâter du fagot.

Heureux qui fuit la gloire, et dans l'âge où nous sommes
Dédaigne sagement ce hochet des grands hommes!
Celui-là ne craint pas qu'un troupeau d'ignorans
Aille, pour s'égayer, siffler des vers naissans;
Il ne fait pas dépendre une importune vie
Du souris d'un acteur, des complots de l'envie;

Son nom, toujours restreint dans un cercle d'amis,
Sur de sales pamphlets ne court pas tout Paris.
Certain du lendemain, satisfait de la veille,
Il compte sans effroi l'heure qui le réveille;
Et, plein de son bonheur, retrouve avec le jour
Le baiser de l'hymen dans les bras de l'amour!

ADOLPHE.

L'hymen!... ah! cependant un lien si pudique
Trouve grâce, à la fin, aux pieds de la critique.
Je croyais, à vous voir fustiger l'univers,
Éplucher chaque état, fronder tous nos travers,
Que vous aviez gardé vos traits les plus caustiques
Pour l'hymen, ce sujet des plus vieilles chroniques.

ÉDOUARD.

Et qui t'a dit aussi, que déjà haletant,
En aussi beau chemin je m'arrête un instant?
Cet hymen, si vanté dans les contes antiques,

Fut, jen conviens, l'honneur des siècles héroïques;
Mais depuis que Cécrops en fit présent aux Grecs,
Il a, jusqu'à nos jours, reçu bien des échecs!
C'est un ruisseau naissant que l'on voit dans sa course
Se salir d'autant plus qu'il fuit loin de sa source;
Outrageant aujourd'hui la pudeur et la loi,
Ses liens sont sans charme et ses sermens sans foi.
Au pied de ces autels où la main de l'église
Assemble ces vains nœuds qu'un contrat éternise,
Je crois voir des serpens prêts à se déchirer,
Ne chercher à s'unir que pour se dévorer.
L'Hymen n'est plus un dieu; c'est un pacte frivole
Qui livre au plus offrant le dégoût qui s'immole;
Son voile est un bandeau, ses liens sont des fers,
Et son flambeau n'est plus qu'un tison des enfers.
Mais où vais-je adresser cette folle apostrophe!
Envisageons l'hymen d'un œil plus philosophe;
Voyons moins les dangers qu'il peut faire courir,
Que les faciles fruits qu'on en peut recueillir.

Les maris, sur ce point, ont aussi leur méthode :
Une femme aujourd'hui n'est qu'un meuble commode,
Ce n'est qu'un instrument, qui, dans d'habiles mains,
Des rangs et des honneurs aplanit les chemins.
Tel reçoit à l'armée une faveur, un grade,
Tel sur trente rivaux obtient une ambassade,
Qui n'a que sa moitié, dont le magique appui
Se charge de combattre ou de traiter pour lui.
Vieux époux d'autrefois, bons maris bien crédules,
Vous aviez en hymen vos gothiques scrupules;
Mais votre honneur vanté, dites-nous, gens falots,
Valait-il ce qu'on gagne à le perdre à propos?
Admirez de nos jours l'époque fortunée;
Voyez comme le siècle, instruisant l'hyménée,
Et fixant doucement la fortune en ses nœuds,
Sait, sans trop l'avilir, le rendre fructueux.
Quoi de plus innocent que la moitié piquante
De ce niais qui couve une place vacante?
Faut-il solliciter? pour elle c'est un jeu :

Une femme obtient tant en demandant si peu !
Et d'ailleurs, la beauté qui sollicite un maître,
A moins à recevoir qu'à lui donner, peut-être.
Quelques pleurs dans un œil traîtreusement baissé,
Un placet dans un sein par la crainte oppressé,
Et dont l'éclat fait honte au lis qui le décore,
Séduiraient un Sully, s'il en était encore ;
Et l'on a vu souvent bien des grands suppliés,
Relever la beauté pour tomber à ses pieds.
Mais l'épouse qui trompe un mari par tendresse
Vaut, dans l'esprit du jour, Arthémise et Lucrèce.
Le temps change nos mœurs ainsi que nos habits :
Ce qui fut crime à Rome est vertu dans Paris ;
Et Lucrèce, peut-être, aujourd'hui plus retorse,
Eût offert à Tarquin ce qu'il lui prit de force.
Pour qui sait étouffer un reste de pudeur,
Il est un moyen sûr d'aller à la faveur :
C'est de suivre à la cour ces paons de haut lignage
Qui courent au soleil étaler leur plumage.

Ne vous faut-il qu'un nom ? le plus lourd épicier,
Eût-il pesé vingt ans du sucre à son quartier,
Dans le vélin rongé qu'en cornets il nous livre,
Sans peine trouvera des aïeux à la livre;
Et dans le *Moniteur* vous apprendrez un jour
Que le *marquis Gingembre* au Louvre a fait sa cour.
Mais on a trop vengé les lois et la nature
Pour qu'un autre qu'un fou renonce à sa roture;
Et nos derniers soldats, sans fouiller des bouquins,
Sur leurs corps mutilés montrent des parchemins
Qu'ils ne changeraient pas contre ces noms célèbres
Relégués dans l'histoire et couverts de ténèbres,
Ou qui ne sont offerts à nos regards surpris
Que pour nous révéler ceux qui les ont flétris.
En vain de gros bourgeois, dans leur sotte faiblesse,
S'enveloppent d'un nom, se plâtrent de noblesse,
On devine à l'instant ces héros méprisés;
Ces barons impromptus, ces ducs improvisés,
Qui, frelatant le nom qu'ils reçurent sans tache,

Par un DE mis à faux en font celui d'un lâche.
Un nom n'illustre pas, mais on peut l'illustrer,
Et mutiler le sien, c'est le déshonorer.

La fureur de briller et d'être quelque chose
De nos plus grands travers est trop souvent la cause :
L'un brigue les honneurs et meurt dans le mépris,
L'autre veut être un sage et va vivre à Paris.

Tel, las d'être ignoré, croit se donner du lustre,
Et parvient à la fin à faire un sot illustre.
Mais peut-être, moi-même, en singeant le Caton,
N'aurais-je dû jamais rimer à Charenton.
Sur les mille chemins que l'on suit dans la vie
L'un mène à la raison, le reste à la folie;
Et, par un triste instinct ou par un goût fatal,
Toujours on prend celui qui nous conduit au mal.

Que de Ruffus, hélas ! commode politique,
Doivent leurs noms fameux à ton culte mystique !
Sans toi, que d'ignorans, de la poudre exhumés,
Sur leurs sales grabats languiraient affamés;

Mais, grace à ta faveur, la sottise en liesse
Fait gémir chaque jour les lecteurs et la presse.
Un marmot en rabat, au collége fessé,
Des murs d'un séminaire a-t-il été chassé,
Le voilà du *Drapeau*, griffonnier jésuitique,
Qui noircit à trois francs sa page narcotique.
Ce sycophante abbé, dont le nom monacal
S'illustre chaque jour en un coin de journal,
A ses pamphlets fougueux doit sa gloire intrinsèque :
Aussi ne voit-on pas un prétendant évêque,
Qui par un tel succès au scandale conduit,
N'évapore le fiel que sa bouche a produit,
Ou ne cherche à prouver que le Dieu de clémence
A ses ministres saints prescrit l'intolérance [1].
Il est un champ surtout fatal aux passions,
Où luttent les partis soumis aux factions;
Arène ensanglantée, où le peuple en délire

[1] Voir les articles de M. l'abbé de La Mennais, dans le *Drapeau blanc*.

Couronne la fureur, outrage le martire.
Ce peuple, esclave-né de qui veut l'asservir,
Mérite rarement qu'on daigne l'affranchir.
Il prodigue au hasard son amour ou sa haine,
Massacre qui l'éclaire et flatte qui l'enchaîne.
Il proscrivit jadis Aristide et Cimon,
Et naguère encensa Robespierre et Couthon.
Cruel dans ses faveurs, dans son amour funeste,
Il perd ceux qu'il chérit, sauve ceux qu'il déteste,
Et dispense à la fois, dans ses retours divers,
Les autels, les gibets, le triomphe et les fers.
Mais celui qui le sert sans ramper son esclave,
Le méprise, le plaint, le délivre et le brave.
Arrêtons : sur ce point il me serait aisé
De vider le carquois où j'ai déjà puisé ;
Mais il est dangereux plus qu'on ne peut le dire
D'épuiser aujourd'hui les traits de la satire.
La balance à la main, tu peux avec froideur
Apprécier enfin à leur juste valeur

Nos frivoles liens et nos graves chimères,
Nos vices éternels, nos vertus éphémères.
Moins guidé par l'erreur que par la vérité,
Je t'ai dépeint notre âge avec sincérité;
Et malgré le démon qui me pousse à médire,
J'en ai dit cent fois moins que je n'en laisse à dire.

Epître à Corneille.

Un grand homme partout règne par son génie;
La terre est son berceau, l'univers sa patrie.
C'est un être infini, qui, s'égalant aux dieux,
Embrasse tous les temps et remplit tous les lieux.
Mais quel cœur attiédi, quelle ame sans ivresse
Oserait aborder l'Italie ou la Grèce
Sans saluer encor, dans leurs débris épars,
Le berceau du génie et l'école des arts!
Qui ne retrouverait l'ombre de Démosthènes
En fixant les lambeaux du cadavre d'Athènes?
Quel œil n'a pas suivi les mânes des Césars
Dans les vastes débris de la cité de Mars?

Ces murs, remparts sacrés des vieux fils de la Gloire,
Nous rappellent-ils moins leur héroïque histoire
Que ces autels tardifs que nous leur décernons
Dans des lieux où le tems a dispersé leurs noms?
Ah! c'est sur vos tombeaux qu'on vous retrouve encore
Mortels divinisés que l'univers honore;
Et quand le monde entier de vos noms est rempli,
On vous demande au lieu que vous avez chéri.

Émule de Sophocle et vainqueur d'Euripide,
Toi qui, suivant leurs pas, aurais été leur guide,
Et qui, de leurs trésors devenu l'héritier,
Fis revivre en tes vers leur antique laurier,
Corneille, cher aux lieux qu'illustra ta naissance,
Dans ces climats encor remplis de ta présence,
Que j'ose, armé de zèle auprès de ton berceau,
Joindre à ton vieux trophée un hommage nouveau.
Tout, dans cet air céleste où tu reçus la vie,
Doit pénétrer les cœurs d'un souffle de génie;

Et si par son sujet on peut être inspiré,
Je puis chanter ta gloire aux lieux qui t'ont créé.

Avant que l'art des vers eût des autels en France,
Nos aïeux, sous le poids de leur longue ignorance,
Transportant dans la paix la guerre et ses horreurs,
Recherchaient des plaisirs cruels comme leurs mœurs
Ces joûtes, ces tournois, où des preux intrépides
Disputaient fièrement des palmes homicides,
Captivaient tous les yeux, et Mars à la beauté
Ne prodiguait alors qu'un culte ensanglanté;
Mais dès que les neuf sœurs, depuis long-tems muettes
Recouvrèrent la voix dans les vers des poëtes,
Leurs flexibles accens, pénétrant tous les cœurs,
Ainsi que le langage adoucirent les mœurs.
Le guerrier attendri, dans l'air d'une romance,
Apprit à soupirer ses feux et sa constance,
Et dans la même main bientôt sut marier
La lyre et le clairon, le myrthe et le laurier.

Le vague souvenir des spectacles antiques
Inspira des auteurs les muses fantastiques,
Et d'informes acteurs, attirant tout Paris,
Rappelèrent d'abord et la Grèce et Thespis.
Plus tard, un goût plus pur, des préceptes plus sages,
Guidèrent les auteurs, polirent leurs ouvrages;
Et par ces nobles jeux tout un peuple enchanté,
Dans le sein des plaisirs perdit sa cruauté.
Hardi sut le premier entr'ouvrir la carrière
Où parurent bientôt Mairet et Longepierre.
Rotrou, dans son vieux style, encor jeune aujourd'hui,
En paraissant près d'eux les laissa loin de lui.
Le premier pas n'est rien quand le but nous échappe;
Le but lui seul est tout : c'est lui qu'il faut qu'on frappe.
L'art allait succomber sans avoir existé;
Tu naquis, tu parus, et l'art fut inventé.
Sous ta magique main les siècles héroïques
Sortirent renaissans de leurs cendres antiques.
On vit le vieil Horace, à travers deux mille ans,

Apparaître au milieu de ses mâles enfans;
Et quand la France, en proie aux publiques discordes
Rassemblait des partis les frénétiques hordes,
Tu nous montras Auguste, et tu nous fis chérir
Un maître qui pardonne alors qu'il doit punir.
Retracerai-je ici ce moment mémorable
Où Condé, de son prince ennemi trop coupable,
Un jour, par tes succès au théâtre attiré,
Laissa tomber des pleurs quand son cœur déchiré
Entendit répéter à l'epoux de Livie :
« Soyons amis, Cinna, c'est moi qui t'en convie [1]. »
Quel trouble fut le sien quand son œil alarmé
Se fixa sur les yeux de son roi désarmé !...
Ces regards de deux cœurs si bien faits pour s'entendre
Furent l'heureux signal de l'accord le plus tendre;

[1] Le grand Condé, présent à l'une des représentations de *Cinna*, ne put retenir ses larmes à ce vers sublime qui lui rappelait et sa conduite et ses remords. Le roi qui vit le trouble du héros et qui en avait deviné la cause, le fixa avec attendrissement : leurs regards se rencontrèrent, et tout fut oublié.

Et peut-être le ciel ne réservait qu'à toi
De rendre à son pays le vainqueur de Rocroy.
Mais l'on se tromperait en pensant que l'envie,
Cet insecte hideux qui s'attache au génie,
Au bruit de tes succès peut respecter en toi
La gloire de la France et le poëte-roi.
Un Homère toujours rencontre des Zoïles.
Ton laurier fut souillé par ces honteux reptiles,
Qui, las de se traîner dans leurs marais fangeux,
S'attachent aux grands noms pour monter avec eux.
Ainsi, dans les forêts, des lianes débiles
Suivent du cèdre altier les branchages fertiles;
Et, prenant pour appui ses rameaux orgueilleux,
En dévorant leur suc s'élèvent dans les cieux;
Mais à peine un hiver a-t-il blanchi la terre,
Qu'on les voit retomber sur leur tige éphémère;
Tandis que l'arbre alors, croissant sur leurs débris,
Étend seul dans les airs ses rameaux affranchis.

Un ministre imitant, dans l'ardeur qui l'abuse[1],
Ce poëte-tyran qu'on vit à Syracuse,
Prétend, rival jaloux de tes succès divers,
Opprimer ton génie et proscrire tes vers.
Il excite contre eux ces avides pygmées
Dont sa main nourrissait les hordes affamées,
Soulève contre toi l'académie en corps.
Mais l'équité bientôt trompe ses vains efforts;
Et pendant qu'en secret l'impuissance et l'intrigue
Censurent par édit et Chimène et Rodrigue,
Tes vers harmonieux, parcourant l'univers,
Sont traduits à la fois chez cent peuples divers;
Et quand de leur patrie un tyran les exile
Le monde les adopte et devient leur asile.

[1] La faiblesse que le cardinal de Richelieu montra pour la célébrité littéraire, rappelle la jalousie qui excitait Denis de Syracuse contre tous les poëtes qui obtenaient des succès. L'Académie reçut du ministre qui en était le fondateur, l'ordre de faire la censure du Cid que l'on avait traduit en sept langues différentes dès son apparition.

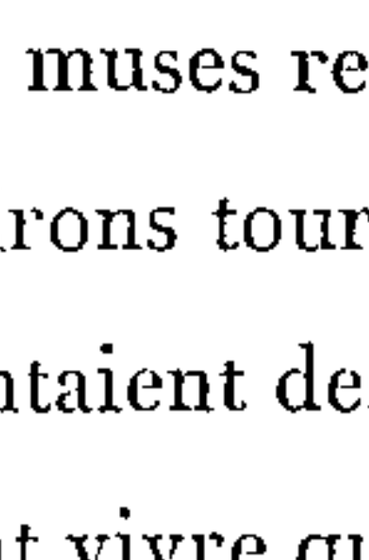
Un poëte immortel, pour nous, tel qu'un héros,
Aux yeux de l'avenir vit dans ses seuls travaux :
Ce n'est que dans ses vers que respire sa gloire:
Mais combien de vertus rappelle ta mémoire!
Corneille, qui craindrait, en admirant tes vers,
De dérouler ta vie aux yeux de l'univers?
Ces discordes d'auteurs, cet orgueil littéraire,
Qui des Muses souvent troublent le sanctuaire,
Ne te firent jamais connaître leur courroux,
Et tu fus assez grand pour n'être pas jaloux.
Tu pardonnas la haine et tu plaignis l'envie.
Tu fis plus; ton appui protégea le génie :
Racine, qui déjà t'annonçait un égal,
Dans toi vit un Mécène et non pas un rival.
C'est toi dont l'indulgence entr'ouvrit la carrière
Où la gloire attendait la muse de Molière;
C'est toi qui, présidant à ses premiers essais,
Devins le créateur de ses derniers succès.
Non content de laisser un Sophocle à la France,

Tu prétendis aussi lui donner un Térence.
Ah ! si les ennemis de ta célébrité
De ton surnom de GRAND t'avaient déshérité,
Le fidèle burin de l'impassible histoire,
En rappelant ce trait à côté de ta gloire,
Plus tard t'aurait conquis ce titre mérité
Qui marche avec ton nom dans la postérité.
On a vu des flatteurs l'essaim pusillanime,
Rampant au pied d'un trône usurpé par le crime,
Prodiguer bassement à d'illustres forfaits
Ces noms que l'avenir ne doit qu'aux seuls bienfaits;
Toi, sans rien usurper, toi, sans couvrir la terre
Du sang des nations et des feux de la guerre,
Puissant par tes talens et fort de tes pinceaux,
Tu sus t'asseoir au rang des plus fameux héros.
Oui, tu fus GRAND comme eux, toi qui, par ton génie,
As conquis tant de gloire à ta noble patrie;
Et célébrer ta vie et chanter tes succès,
C'est déjà mériter l'honneur d'être Français.

A M. B. Morlent.

Ami, sans prétendre aux lauriers
Qui parent le front des poëtes,
Sur les pas de nos devanciers
Cueillons au moins quelques bluettes.
Nos vers, au sable confiés,
N'iront pas, bravant les ténèbres,
S'accoler à ces vers célèbres
Que le tems a déifiés.
Mais pendant ces instans rapides
Où Phébus échauffe nos voix,
Faisons éclore sous nos doigts
Les fleurettes aganippides.

Répète aux échos bocagers
Le nom discret de ton amie;
Et cónfions nos vers légers
Aux caprices de la folie.
Célébrons le dieu des plaisirs
Sur des tons plus doux que sublimes;
Et si le souffle des zéphyrs
Suffit pour effacer nos rimes,
Peut-être, abusés par l'amour
Comme par les muses rebelles,
Nous nous redirons tour à tour :
« Nos vers chantaient des infidèles,
« Ils ne devaient vivre qu'un jour.



A Talma.

Vainqueur de Roscius, toi qui vins sur la scène
Ajouter un laurier au front de Melpomène;
Toi qui, guidant ton art vers des progrès nouveaux,
Sus le conduire au but qu'ignoraient tes rivaux,
Dis-nous par quels secrets, quels ressorts pathétiques
Tu portes dans nos sens tes mouvemens tragiques?
Soumise aux passions qui semblent t'assiéger,
Ton ame les éprouve et les fait partager.
Avec quel sentiment s'offrent à ma pensée
Ces momens où ta voix, dans tous les cœurs poussée,
En longs frémissemens répand autour de toi
La rage et le remords, la vengeance et l'effroi!
A ton air imposant, à ton sublime geste,
L'illusion s'enfuit et la vérité reste.

Les antiques héros, les fils des demi-dieux,
Revivent sous tes traits et s'offrent à nos yeux.
Ce n'est plus ce spectacle où la foule attentive
Dévore en frissonnant l'erreur qui la captive;
C'est Hamlet et Néron, Oreste, Manlius,
Qui fixent tour à tour tous nos sens suspendus;
Et dans l'enchantement où ton aspect nous plonge,
La vérité nous frappe où nous cherchions un songe.
Qui n'a pas tressailli d'épouvante et d'horreur,
Lorsqu'Oreste en ton sein fait passer sa fureur!...
Je vois encor ta main, frémissante de rage,
Repousser des serpens le hideux assemblage;...
Et, quand l'œil courroucé de Manlius trahi
Cherche l'œil incertain de son trop faible ami,
Avec quelle terreur ta bouche sait suspendre
Le reproche fatal que l'on frémit d'entendre!
Un poignard brille, part; un cri perce, et soudain
Chacun fuit le poignard arrêté dans ta main...
Néron m'est apparu sous tes dehors sublimes;

BIBLIOTHÈQUE ROYALE

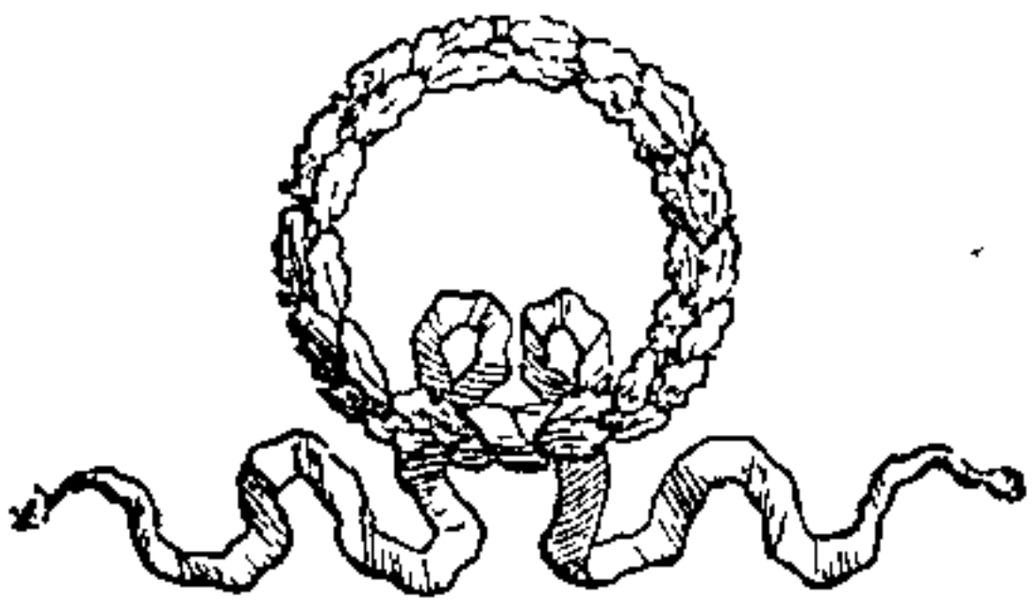
Ton sein semblait cacher et fomenter ses crimes.
J'ai vu, vu dans tes yeux, sur ton front menaçant,
Tous les malheurs de Rome, et le *monstre naissant*[1].
Hamlet!... A ce seul nom une froide épouvante
Suspend mes doigts glacés sur ma plume tremblante;
Et mon cœur, encor plein de ces longs souvenirs,
Frémit en rappelant ces horribles plaisirs.

En vain avec froideur l'égoïste vieillesse
Saisit pour son *Le Kain* la palme qu'on t'adresse;
Melpomène, en dépit de ces juges altiers,
A placé dans ta main son sceptre et ses lauriers.
Mais son culte a trouvé dans tes travaux habiles
Et des progrès brillans et des succès utiles.

Melpomène, avant toi, recouverte au hasard,
Portait sans dignité des vêtemens sans art;
C'est toi qui, façonnant la pourpre dramatique,
Revêtis dignement la tragédie antique,
Sur ton corps gracieux la toge en ondoyant

[1] Expression de Tacite.

Suivit sans embarras ton noble mouvement;
Et lorsque tu parus pour illustrer la scène,
On crut voir un César sous la pourpre romaine.
Pardonne à mes efforts si mes crayons tremblans
N'offrent qu'un faible éloge à tes heureux talens;
Ma muse, en ses tableaux, sans doute peu fidèle,
Trahit son impuissance en te prouvant son zèle;
Mais si ma jeune main peut un jour pour ton front
Détacher un laurier du poétique mont,
Je croirai, satisfait de ma douce victoire,
Servir toute la France en l'offrant à ta gloire.



La Métempsycose.

ÉLÉGIE.

Si l'aimable métempsycose
Fait un jour, selon mon désir,
Passer votre dernier soupir
Dans le sein d'un bouton de rose,
Lise, je deviendrai Zéphir;
Mais non pas ce Zéphir volage
Qui, sous l'aile d'un papillon,
De toutes les fleurs du bocage
Baise le tendre vermillon.
Pour vous seule, aux bosquets de Gnide,
M'échappant avec le matin,
J'irai, Lise, dans votre sein
Épancher mon haleine humide.

Vous recevrez tous mes soupirs,
Et sur vos feuilles veloutées
Mes ailes, toujours agitées,
Vous exprimeront mes plaisirs.
Lorsque le soleil, sur la terre,
Du midi lancera ses traits,
D'une vapeur fraîche et légère
J'humecterai tous vos attraits :
Et si du soir le souffle impie
Fait pâlir vos vives couleurs,
Avec vos dernières odeurs
J'exhalerai toute ma vie.

La Campagne.

ÉLÉGIE.

Ce n'est qu'aux yeux ravis du peintre et du poëte
Que l'aimable nature étale ses attraits;
C'est pour eux, dans les champs, que les moindres objets
Deviennent de bonheur une source secrète
Que sont pour les bergers, les pâtres ignorans,
Le murmure des eaux et le bruit du feuillage?
Rien que des sons confus qui fatiguent leurs sens
Ou frappent vainement leur oreille sauvage.
Mais l'ami des beaux-arts peut-il sans volupté
Entendre au loin gronder une onde fugitive?
Peut-il ne pas aimer la naïade plaintive
Qui murmure en versant son cristal argenté?

Peut-il, lorsque les vents font mugir le feuillage,
Ne pas s'abandonner à ses rêves chéris,
Et ne pas contempler sous les chênes vieillis
L'aquilon furieux qui gronde avec l'orage ?
Pour moi, tout me séduit, tout m'émeut au printemps :
Un bocage m'attire, une fleur me captive;
Un oiseau sait charmer mon oreille attentive,
Et me fait rechercher ses concerts innocens.
Que je me plais à voir les troupeaux dans la plaine
Se rassembler au son des aigres chalumeaux !
Et combien j'aime entendre une cloche lointaine
Rappeler les pasteurs qui gagnent leurs hameaux !
Heureux si, quelque jour, dans un modeste asile,
Je puis goûter les biens que célèbrent mes chants,
Et compter les instans que la Parque me file,
Au sein de l'innocence et de la paix des champs !

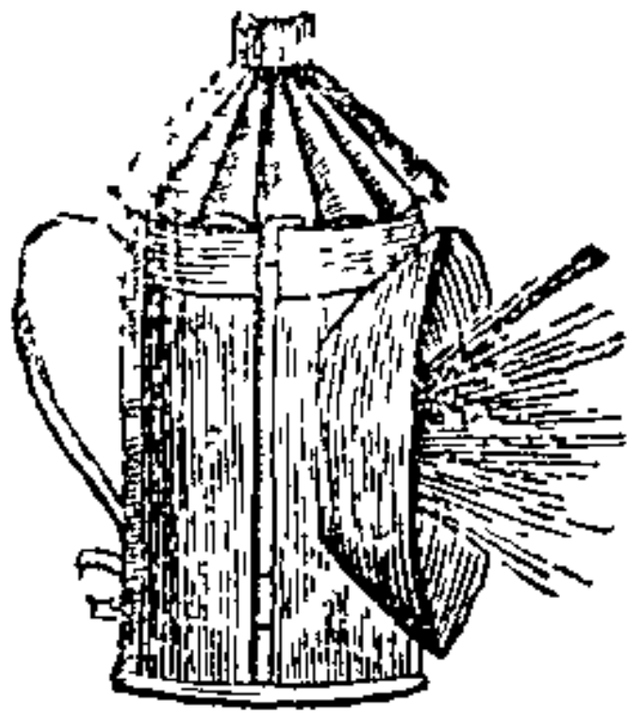
A M...

SECRETAIRE DE MONSEIGNEUR LE MINISTRE

DE LA MARINE.

Une muse qui douze années
A, sous le frac d'un aspirant,
Traîné sur l'humide élément
Ses malheureuses destinées,
Vient des marais de l'Hélicon,
Avec sa requête importune,
Vous implorer au double nom
Et d'Apollon et de Neptune.
Poëte ou marin, chaque jour,
D'une main tenant ma supplique,
De l'autre un poëme comique,
Je cours implorer tour à tour

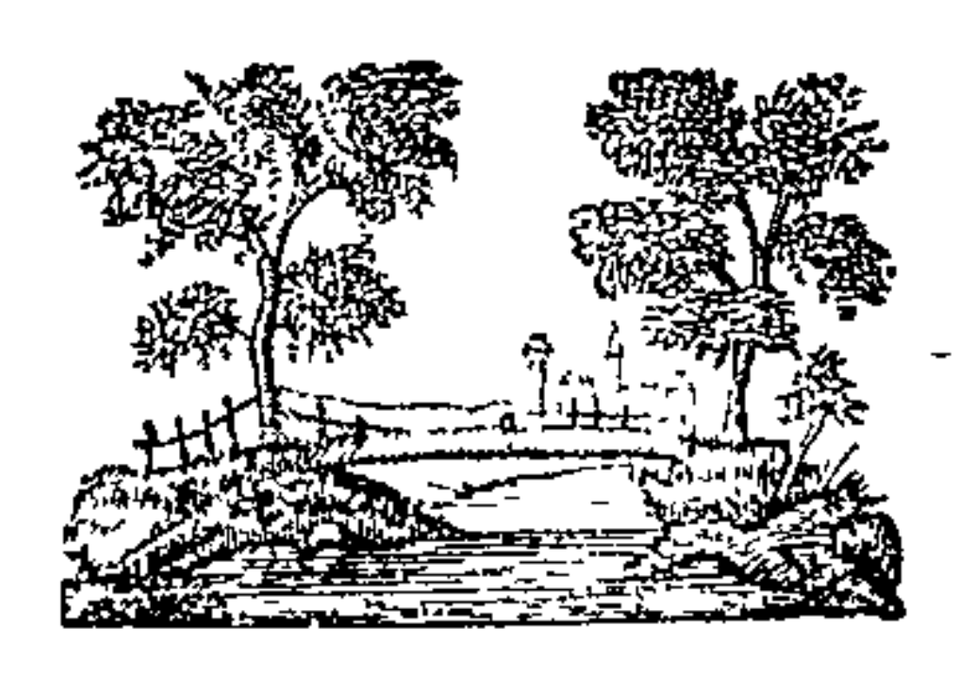
Votre patron qui m'expédie,
Et le vieux roquet de Thalie,
Qui garde en jappant l'Odéon.
Mais, fils réprouvé de Neptune
Sans être adopté d'Apollon,
Partout on ferme à mon seul nom
Et le chemin de la fortune
Et celui du sacré vallon.
Daignez au moins, pour que je sorte
D'un doute pour moi trop fatal,
Si vous me fermez votre porte,
M'ouvrir celle de l'hôpital.



A une Fontaine.

Fontaine, dont les eaux lustrées
Vont se jouer parmi les fleurs,
Laisse sur tes bords enchanteurs
Errer mes muses ignorées.
C'est moi qui formai sous tes flots
Le creux où repose ton onde,
Et qui, d'une voûte profonde,
Recouvris tes naissantes eaux.
C'est moi dont la main veut encore
Entrelacer sur tes canaux
Les jeunes et souples rameaux
Et du saule et du sycomore.
Bientôt, paisible ami des champs,
Tu me verras, sous ce feuillage,

Murmurer des vers innocens
Au bruit de ta nymphe sauvage.
Lorsque le trépas sur mes jours
Répandra ses ombres funestes,
Je veux que tout près de ton cours
L'amitié dépose mes restes;
Et si jamais la gloire en pleurs
N'élève un marbre sur ma bière,
Promène au moins sur ma poussière
Tes flots, ton murmure et tes fleurs.



Le Matin.

ÉLÉGIE.

Tendre Léis, ce reste de délire
Qui brille encor dans tes regards distraits,
Ton air rêveur et ton faible sourire,
Cette pâleur qui laisse sur tes traits
De nos plaisirs les signes indiscrets;
Tout, près de toi, m'inspire et me rappelle
Ces voluptés et ces transports secrets
Que cette nuit a caché sous son aile.
Mais, ma Léis, dans les cieux ramené,
Déjà Phébus a fait fuir le mystère
Qui protégeait ton séjour solitaire.
Il faut quitter ce lieu trop fortuné.
Ah! laisse encor, sur ta bouche mourante,

Laisse ma bouche, au gré de ses désirs,
Avec lenteur boire tes longs soupirs,
Ton souffle pur, ton haleine enivrante!...
Oui, sur ton sein, dans tes bras languissans,
Je veux, Léis, ton amant veut encore,
Sous le dernier de ses baisers brûlans,
Unir, presser ces lèvres qu'il adore.
Mais à nos yeux fuit l'importune Aurore;
Adieu, Léis, adieu tout mon bonheur!
Jusqu'à ce soir je vais, loin de tes charmes,
Compter encore, au milieu des alarmes,
Ce temps si lent au gré de mon ardeur;
Mais aussitôt que les heures tardives
Auront dans l'air fait gémir douze coups,
Ton tendre amant, Léis, à tes genoux,
Viendra goûter ces douceurs fugitives
Que lui promet l'heure du rendez-vous.

Héloïse.

ÉLÉGIE.

De l'enceinte de ce saint lieu
La nuit écarte la prière;
Seule je veille pour ce Dieu
Qui doit remplir mon ame entière;
Mais, au pied même de l'autel,
Quel feu m'agite et me dévore?
Pardonne, ô courroux éternel!
Je suis vestale, et j'aime encore.

En vain sur ces parvis sacrés
Je courbe mon front sacrilège:
Mes sens, de remords déchirés,

Brûlent de l'ardeur qui m'assiège.
Quels traits ont frappé mon regard!...
Fuis-moi, fantôme que j'adore :
Tu vois l'épouse d'Abeilard;
Elle est vestale, elle aime encore.

Marbre de ces tombeaux glacés,
Reliques saintes que j'embrasse,
Venez dans mes sens courroucés
De ma flamme éteindre la trace.
Mes larmes ont flétri mes yeux,
Et ce teint qui se décolore :
Elles n'ont pu calmer mes feux :
Je suis vestale, et j'aime encore.

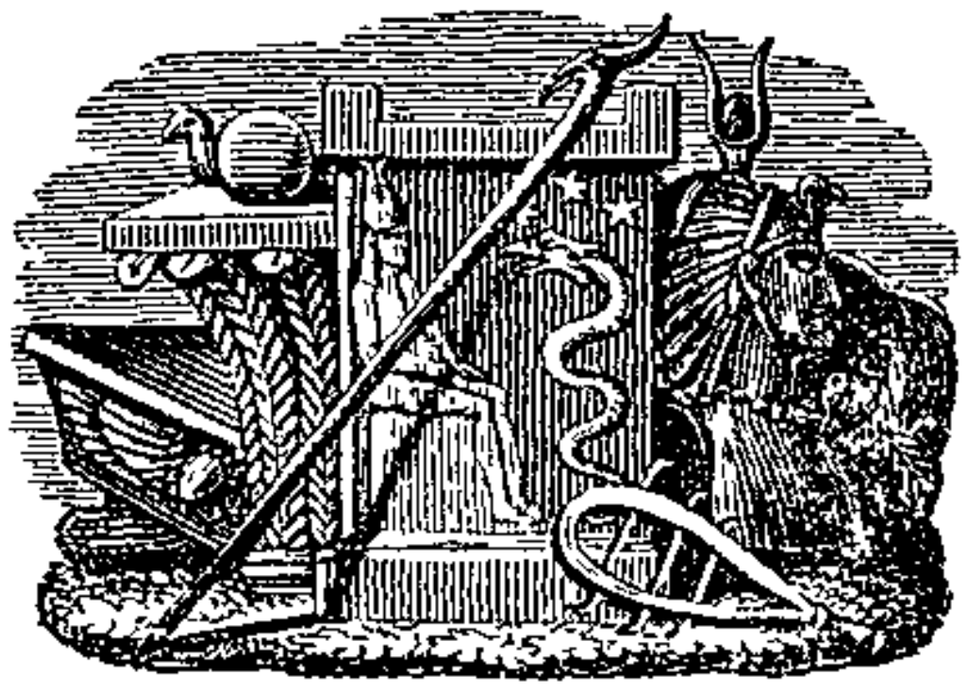
Mais sur l'autel abandonné
Pâlit la lumière éternelle,
Et sur le temple profané
L'air mugit, la foudre étincelle.

Ces murs que j'ai remplis d'effroi,
S'écroulent... Dieu! toi que j'implore,
Je suis coupable, punis-moi :
Je suis vestale, et j'aime encore.

Mort de Mirabeau.

Près de clore à jamais sa mourante paupière,
Mirabeau, sans effroi, voit son heure dernière.
« Venez, entourez-moi, dit-il à ses amis;
A mes doigts défaillans mêlez vos doigts chéris.
Embellissez ma mort. Que vos mains fraternelles
Effeuillent sur mon lit les roses les plus belles.
Je veux, en m'enivrant du faible encens des fleurs,
Dans mes derniers soupirs respirer leurs odeurs,
Et que cent instrumens, joignant leur mélodie,
Endorment dans la mort mon oreille affaiblie.
Mourons, entrons gaîment avec cet appareil
Dans ce somme profond qui n'a point de réveil. »
Avec ces derniers mots sa bouche pâlissante
Exhale en souriant son ame agonisante;

Et sa tremblante main, que raidit le trépas,
Cherche encor ses amis, qui pleurent dans ses bras.
Aussitôt le canon, mugissant dans la nue,
Porte au loin, de sa mort, la nouvelle imprévue;
Et sous ce coup nouveau les peuples abattus,
Regrettent des talens sans pleurer des vertus.



Le Jour d'Automne.

ÉLÉGIE.

Autour de moi, dans la nature,
Tout s'efface et s'évanouit;
Le ruisseau qui, sous la verdure
En se jouant coulait sans bruit,
Entraîne dans son eau moins pure
La fleur que l'aquilon détruit.
L'oiseau dont la voix innocente
Charmait l'écho de ces déserts,
Périt dans la fougue des airs
Avec la feuille jaunissante
Qui tombe au souffle des hivers.
Tout, dans ces funestes images,

Ne montre à mon œil attristé
Que la mort semant ses ravages
Sur l'univers épouvanté.
Ces tendres fleurs que j'ai vu naître,
L'oiseau dont le chant ingénu
M'attirait dans ce lieu champêtre,
Vivaient hier... Comme eux, peut-être,
Demain aussi j'aurai vécu.
Et lorsqu'une saison nouvelle
Couvrira la terre, plus belle
De tous les dons qu'elle a perdus,
On verra d'autres fleurs éclore;
Les oiseaux chanteront encore,
Et moi je n'écouterai plus!

Le Moineau de Lesbie.

ÉLÉGIE.

Heureux oiseau que ma Lesbie
Cacha dans son sein innocent;
Toi qui sur sa bouche chérie
Fis frémir ton bec caressant,
Sur tes plumes encore humides
De mille baisers fortunés,
Viens rendre à mes lèvres avides
Les plaisirs qu'elle t'a donnés.

Mais pourquoi, lorsque sa tendresse,
Te prodiguait tant de faveurs,
As-tu fui ma jeune maîtresse
Et lui fais-tu verser des pleurs?

Ingrat! ah je le vois, cette aile
Que sa main flattait chaque jour,
N'a servi qu'à t'éloigner d'elle :
C'est ainsi que s'enfuit l'amour.

La Mort de Nicolo.

ÉLÉGIE.

Euterpe, muse infortunée,
Suspends tes accords enchanteurs,
Et sur ta lyre abandonnée
Laisse avec nous couler tes pleurs.
Peut-être, hélas! vers le Permesse,
Ta voix, troublant le double écho,
Déjà répète avec tristesse
Le nom plaintif de Nicolo.

Du temps fatale avant-courrière,
Parque insensible à nos douleurs,
Tu l'arraches à la carrière

Que ses talens couvraient de fleurs !
Mais que peut contre son génie
Ton homicide cruauté ?
Un grand homme meurt à la vie
Pour naître à l'immortalité.

Tristes, pâles, échevelées,
Vous, Graces, dont il fut chéri,
Portez vos roses effeuillées
Sur la tombe de votre ami;
Et d'une gaze funéraire,
Muses, voilant tous vos attraits,
Couvrez son urne cinéraire
Et de palmes et de cyprès.

Amis, au lieu de chants funèbres
Et de cantiques douloureux,
Répétons les accords célèbres
De son théorbe harmonieux.

Déjà les Filles de Mémoire,
Évoquant ses mânes charmés,
Chantent, pour l'hymne de sa gloire,
Les sons que sa lyre a formés.

Le Prisonnier de Moscou.

ÉLÉGIE.

Jeune étranger qui viens en ces climats
Fouler en paix la terre inanimée,
Rappelle-toi qu'en souillant ces frimas
Tu vas presser la cendre d'une armée.
Ceux dont la gloire illustra tous les pas,
Un seul hiver ici vint les abattre :
Qui que su sois, pleure sur leur trépas ;
Car en ces lieux ils sont morts sans combattre.

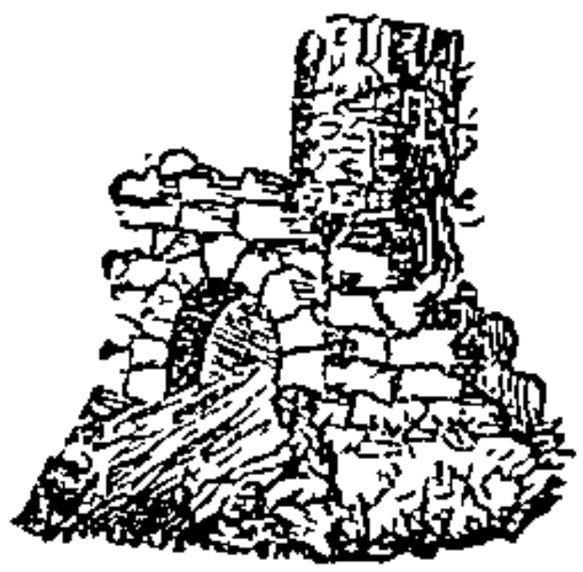
Le vieux héros qui meurt en ses foyers
Repose au moins sous la terre natale ;
Et quelques pleurs versés sur ses lauriers

Mouillent encor son urne triomphale.
Héros français, sous des cieux ennemis,
Vos os blanchis dorment près de vos armes,
Sans qu'une main recouvre leurs débris,
Sans qu'un ami les mouille de ses larmes.

Tous leurs rivaux, que leur nom subjugua,
A leurs genoux venaient se faire absoudre.
Des bords du Nil aux rives du Volga,
Leurs bras vainqueurs firent planer la foudre.
Leur cri de guerre, aux peuples de ces bords
Souvent encor semble se faire entendre;
Et le Vandale, en marchant sur leurs corps,
Paraît trembler de réveiller leur cendre.

Peut-être un jour, en rêvant vos exploits,
Des temps futurs les races étonnées,
Dans ces sillons retrouveront ces croix
Au champ d'honneur par vos mains moissonnées.

Séduits alors par ce signe guerrier,
Leurs souvenirs, pleins de votre mémoire,
Croiront encor que votre jour dernier,
Nobles héros, fut un jour de victoire.



A une Rose.

ÉLÉGIE.

Trésor des Faunes amoureux,
Parfum des autels de Cythère,
Rose, je veux avec mystère,
Dans ton calice vaporeux,
Aspirer ton ame légère.
Entremêle à tous mes soupirs
La myrrhe que ton sein exhale :
Avec ton odeur virginale
Je respire tous les plaisirs.
Mais sur ta fleur épanouie
La mort déjà met sa pâleur ;

Déjà ton humide fraîcheur
Pour toujours s'est évanouie,
Et je me reproche un bonheur
Qui te coûte sitôt la vie.

L'Européen malade.

ÉLÉGIE.

Infortuné celui qui loin de sa patrie,
Courbé sous la douleur et privé de secours,
Voit mourir lentement le flambeau de sa vie.
Sous les cieux irrités qui dévorent mes jours,
En vain, pour recevoir mon ame fugitive,
Je cherche des amis : tout est sourd à ma voix;
Et tout fuit les accens de cette voix plaintive
Qui semble supplier pour la dernière fois.
O vous qui de mes jours avez charmé l'aurore,
Vous dont les tendres vœux n'ont pu me préserver,
Amis que j'ai perdus, je vous demande encore,
Et mon dernier soupir cherche à vous retrouver.

Languissant sur le sol de la France appauvrie,
J'ai vu, vous le savez, notre triste patrie
Ouverte à l'étranger qui venait l'envahir,
Après m'avoir donné le fardeau de la vie,
Me refuser le pain qu'elle devait m'offrir.
Alors, traînant au loin ma jeunesse importune,
Je volai dans l'exil comme vers la fortune;
Et, sous cet hémisphère où me jeta le sort,
Je demandai la vie et j'ai trouvé la mort.
Reçu par la pitié des bras de l'indigence,
Arraché du berceau pour courir aux dangers,
Je dépose à vingt ans le poids de l'existence,
Et je meurs sans secours sur des bords étrangers.
Mon corps va reposer sous ces palmiers funestes
Où j'ai d'un air mortel respiré le poison;
Et l'avare pitié qui recueille mes restes,
En fermant le cercueil sur mes cendres modestes,
Ne daignera pas même y retracer mon nom.

La Tombe.

ÉLÉGIE.

Léis, sur la tombe nouvelle
Où nous déposons nos douleurs,
Laure, hier, en versant des pleurs,
Aux cendres d'un amant fidèle
Entremêlait ces tristes fleurs
Que ses larmes avaient baignées;
Mais ces fleurs, à peine fanées,
Sur ce paisible monument,
Tu le vois, semblent vivre encore:
Et déjà la bouche de Laure
Sourit aux vœux d'un autre amant!

Le Mystère.

ÉLÉGIE.

O ma Léis, aux yeux trop pénétrans,
Cache aujourd'hui ce sein que j'idolâtre!
Hier encor mes baisers dévorans
En le pressant ont rougi son albâtre;
Et, dans l'excès de nos tendres transports,
De mille feux ma bouche consumée,
Sur ton beau cou cent fois s'est imprimée,
Et ton sang même a marqué ses efforts.
Laisse tomber sur ces marques pourprées
Tes longs cheveux, disposés avec art.
Songe, Léis, qu'il ne faut qu'un regard
Pour m'arracher tes faveurs adorées.
Que deviendrais-je, hélas! dans ma douleur,

Si les soupçons d'une mère inquiète,
En devinant notre flamme discrète,
Allaient détruire à jamais mon bonheur!...
Ah! redoublons de soins, de stratagèmes,
Pour lui cacher nos fortunés amours.
Notre bonheur dépend seul de nous-mêmes,
O ma Léis! il doit durer toujours.

Le Tombeau de Pompée.

Quel est ce rocher solitaire
Que les mers semblent protéger ?
Quel est ce laurier tutélaire
Qui paraît vouloir l'ombrager ?
Un tertre où repose une épée
M'apparaît au milieu des flots...
Salut, mânes du grand Pompée !
Mes pas vont fouler un héros.

Eh quoi ! sur sa cendre trompée
Déjà son nom est effacé !
Ah ! c'est du bout de cette épée
Qu'il doit être encor retracé.

Et vous, dont il brava la rage,
Un mot a fixé votre sort :
Il vous lègue pour héritage
L'opprobre éternel de sa mort.

Mais à cette rive fatale
Arrachons au moins ses lambeaux ;
C'est sur la terre triomphale
Qu'ils doivent trouver le repos.
Rome, qu'illustra sa vaillance,
Accepte ses restes en deuil ;
Ils ne demandent plus vengeance ;
Ils ne réclament qu'un cercueil.

Le vieil Anacréon.

Il est passé, le songe de l'ivresse,
L'aile du temps m'a ravi mes erreurs;
Et sur le cours de ma vive jeunesse
Je tourne encor mes yeux baignés de pleurs.
Rêves heureux de mes jeunes années,
Ah! revenez abuser mes vieux ans;
Et vous, Amours, sous vos roses fanées,
Daignez au moins cacher mes cheveux blancs.

Autour de moi tout rajeunit encore,
Mes derniers pas foulent des prés nouveaux;
L'oiseau naissant chante la jeune Aurore,

Et d'autres fleurs parfument les coteaux.
En vain, hélas ! sous ce magique ombrage,
Je veux chanter le retour du printemps;
Le vent léger qui berce le feuillage
Vient sur mon luth glacer mes doigts tremblans.

Lorsque Thaïs me prodigue ces charmes
Qu'à mes rivaux cache la volupté,
Ma voix expire, et je baigne de larmes
Son sein brûlant, de désirs agité.
Plaisirs trompeurs que je pleure sans cesse,
M'avez-vous fui pour ne plus revenir ?...
Ah ! l'on devrait, en goûtant votre ivresse,
Perdre la vie ou bien le souvenir !

N'approchez plus de mes lèvres flétries,
Baisers d'amour que je ne puis saisir;
Le charme fuit, et mes mains affaiblies
Laissent tomber la coupe du plaisir.

Jeunes amours, sur ma vue inquiète,
N'attachez plus votre léger bandeau;
Gardez ces fleurs, dont vous couvrez ma tête,
Pour les semer demain sur mon tombeau.

La Constance.

ÉLÉGIE.

J'aimais Léis; Léis m'est infidèle :
Par d'autres nœuds je voudrais me lier.
Chaque beauté me la rappelle ;
Mais qui pourra me la faire oublier ?

L'Infidèle.

ÉLÉGIE.

J'AURAIS brûlé d'une ardeur éternelle
Si ton amour n'avait trompé ma foi :
Je puis demain trouver une autre belle;
Mais qui jamais t'aimera comme moi ?
Tu m'as trahi; je pleure une infidèle,
Et cependant j'ai perdu moins que toi !

Les Regrets.

ÉLÉGIE.

Le temps, ce vieillard inflexible,
Ramenant la froide raison,
Détache de mon front paisible
Le bandeau de l'illusion :
Le passé, fantôme volage,
S'enfuit à mes regards émus,
Paré des roses du bel âge
Et des plaisirs qui ne sont plus.
Dans le présent qui m'environne,
En vain j'ai voulu retenir
La volupté qui m'abandonne
Et qui ne doit plus revenir :

Une saison trop monotone
Succède à mes plus doux instans,
Et les tristes fruits de l'automne
Remplacent les fleurs du printemps.

Amour, songe de la jeunesse,
Tu fus le dieu de mes beaux jours.
Dans mes bras tu vis ma maîtresse
A mes sermens unir sans cesse
Le serment de m'aimer toujours.
Je crus à sa fausse constance :
Le temps a détrompé mon cœur,
Et je crois à l'indifférence ;
Mais ma funeste expérience
Vaut cent fois moins que mon erreur.

Trompé par des femmes légères,
Je crus les amis plus sincères;
Tous mes amis m'ont oublié :

Je puis douter de l'amitié
Et de ce serment illusoire
Dont elle avait su me flatter;
Mais, hélas! le bonheur d'y croire
Valait bien le droit d'en douter.

De mes erreurs trop passagères
J'ai vu le règne s'effacer;
Tout encore me les rend chères,
Et rien n'a pu les remplacer.
Sur les rêves de mon bel âge,
En soupirant j'ouvre les yeux :
Je me réveille, hélas! plus sage;
Mais le sommeil valait bien mieux.

L'Ivresse.

ÉLÉGIE.

Dans les accès d'une fièvre bachique,
Au plus aimable, au plus traître des dieux,
J'avais, d'une voix énergique,
Fait hier d'éternels adieux;
Mais ce matin, quand mes chaudes paupières
Languissamment se fermaient au repos,
Sous les baisers de deux lèvres légères
Mes yeux lassés soudain se sont éclos :
J'ai vu Léis; sa touchante tristesse
Me reprochait un moment d'abandon;
Et, tout rempli d'amour et de faiblesse,
J'ai détesté les sermens de l'ivresse
Avant d'avoir recouvré la raison.

L'Oreiller.

ÉLÉGIE.

Sur ce coussin voluptueux
Où chaque nuit son front repose,
Je veux de baisers amoureux
Humecter le lin précieux
Qu'effleura sa bouche de rose.
Venez tous abuser mon cœur,
Songes d'amour, douces chimères :
Venez, plaisirs imaginaires;
Je fais le rêve du bonheur !

La Pudeur.

ÉLÉGIE.

Pourquoi, belle Aglaé, nous faire apercevoir
Ce sein éblouissant où le regard s'attache?
On aime le fichu qui le laisse entrevoir;
Mais on aime encor plus la pudeur qui le cache.

La Paresse.

ÉLÉGIE.

Abandon de soi-même, ô suave paresse,
Avec la volupté viens régner sur mes sens;
Fais couler par degrés dans mes nerfs languissans
Le plaisir et l'oubli, le calme et la mollesse.
Qu'un pâle agioteur, esclave de Plutus,
Dans un tombeau flottant cingle aux bornes du monde
Pour arracher bientôt des abîmes de l'onde
Le limon précieux du Gange et de l'Indus;
Qu'un savant, tout couvert des lambeaux de l'histoire,
Consume au sein des nuits ses organes lassés
Pour faire lire un jour sur ses restes glacés
Le vain nom qu'au néant disputera la gloire :

Moi, je vois en pitié leurs pénibles efforts.
Le faux éclat d'un nom, les honneurs, la richesse,
Valent-ils le seul bien que pour eux on délaisse :
La douce oisiveté, le premier des trésors?
Lorsqu'un vent frais et pur, dans l'épaisseur d'un chêne
Fait frémir sur mon front le verdoyant treillis,
Et que le bruit léger du flot d'une fontaine
Endort avec lenteur mes esprits amollis,
Quel éclat séduisant, quelle douce espérance
M'arracherait alors à mes heureux loisirs?
Repos, ô mes amours, roi de tous les plaisirs,
Volupté sans remords, bonheur sans prévoyance,
Je veux, à te goûter, borner tous mes désirs,
Et couler dans tes bras mon oisive existence.

Sur la mort de Garat.

ÉLÉGIE.

Graces, Amours, voilez vos têtes;
Muses, pleurez : Garat n'est plus !
Déposez vos lyres muettes
Au pied du cercueil de Linus.

Il s'est éteint comme un zéphyre
Le doux murmure de sa voix,
Ou comme le son d'une lyre
Qui vient de gémir sous nos doigts.

Sa voix, par la mort étouffée,
Jamais plus ne nous charmera.

A la France il rendit Orphée;
Mais quel mortel nous le rendra?

J'irai voir le matin éclore
Près de son marbre précieux:
Il doit, au lever de l'aurore,
Rendre des sons harmonieux.

L'Insouciance.

ÉLÉGIE.

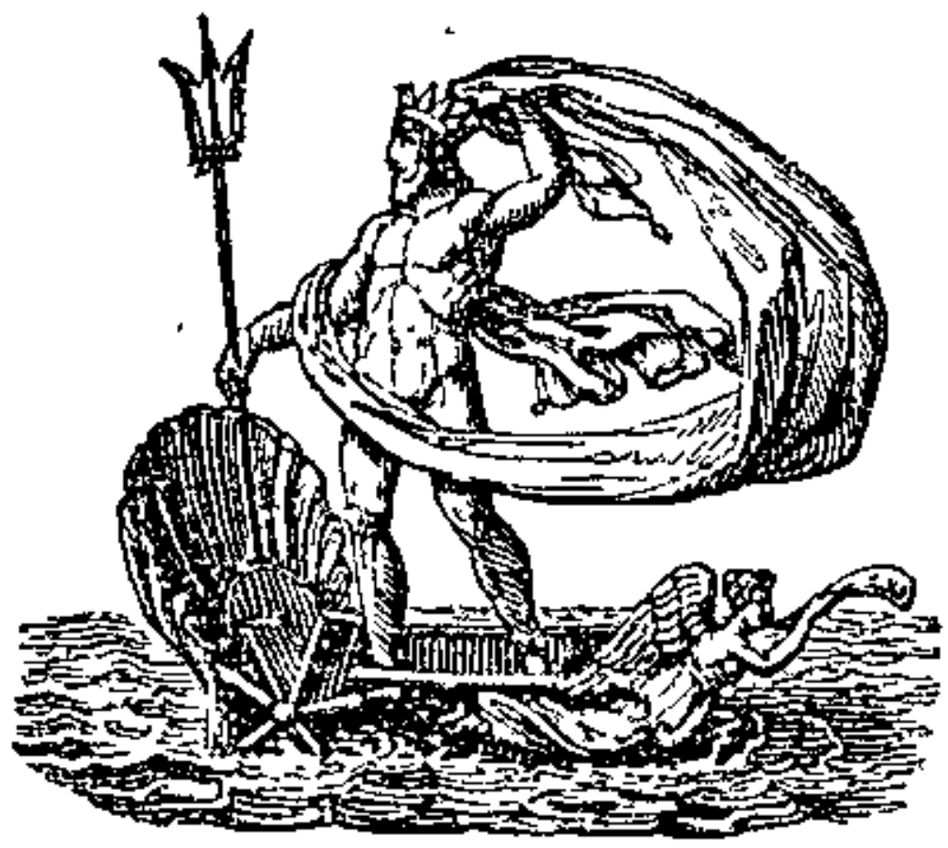
Admis aux boudoirs de Cythère,
J'avais tracé sur leurs lambris
Les vers qu'une muse légère
Pour les amours avait écrits :
Qu'importe, disais-je sans cesse,
Que la gloire ignore mes chants,
Si dans la bouche des amans,
Mes vers, dictés par la tendresse,
Avec les baisers de l'ivresse
Sont répétés dans tous les temps !
Mais de ma muse encor nouvelle

Le temps a flétri les travaux,
Et sur mes vers à peine éclos
L'amour a fait glisser son aile.
Ces riens, enfans de mes loisirs,
Sont effacés de la mémoire;
Mais ils m'ont valu des plaisirs
Que j'aime encor plus que la gloire.

Elégie.

Quoi! jeune Issé, dans les bras d'un satyre
J'ai vu languir ton corps voluptueux!
J'ai vu tes yeux s'attacher à ses yeux,
Ta bouche même à sa bouche sourire,
Et partager ses baisers furieux!
Non, non, jamais la chenille velue,
Qui d'une fleur infecte le satin,
N'a pu causer tant d'horreur à ma vue
Que ce pygmée attaché sur ton sein;
Et c'est pour lui que ta bouche sévère
A tant de fois repoussé mes soupirs!
Ces doux attraits que voilait le mystère,
Et que l'amour forma pour les plaisirs,

Sont donc le fruit des farouches désirs
Qui dévoraient cet amant téméraire !
Ah ! maintenant assouvis sa fureur,
Livre ton front à ses lèvres lascives,
Et dans tes bras recueillant son ardeur,
Reçois en paix ses caresses furtives.
Le tendre amour veut des faveurs naïves;
Le charme a fui : tu n'as plus ta pudeur.



Ninon.

CHANSON.

Que j'aime la bonne Ninon !
Honnête homme et femme volage,
Sous les ailes de Cupidon
Elle cacha l'ame d'un sage.
L'amant qu'on lui voyait choisir,
Pris et quitté par fantaisie,
En sortant des bras du plaisir,
Tombait aux genoux d'une amie.

Chez elle, le petit commis
Qui paraissait des vers en poche,
Près d'un grand duc était admis :

Le plaisir aisément rapproche.
Abbés, acteurs et courtisans,
Danseurs, ministres sans escorte,
Venaient s'asseoir aux mêmes bancs,
Et laissaient leur masque à la porte.

Jeune encore à quatre-vingts ans,
On dit qu'un abbé charitable
Prodigua son profane encens
A sa fraîcheur impérissable.
Mais, quoiqu'ici je sois conduit
A vanter ses attraits antiques,
Je crois que l'abbé fut séduit
Par son amour pour les reliques.

Sa bourse, comme ses faveurs,
A ses amis était commune.
Elle dédaigna les grandeurs
Et sut estimer l'infortune.

Ses deux fils, dans ses soins constans,
Rencontraient sans cesse une mère;
Mais ils auraient cherché long-temps
Avant de rencontrer un père.

Femmes qui prenez en amour
Son inconstance pour modèle,
Aux Graces, par un doux retour,
Montrez-vous constantes comme elle.
Rachetez ses défauts connus
Par ses erreurs enchanteresses;
Et la moindre de ses vertus
Nous fera chérir vos faiblesses.

La Pensée.

CHANSÓN.

Présent des dieux, ô ma Pensée,
Quittez les terrestres séjours.
Et, par l'illusion bercée,
Volez au pays des beaux jours.
Reposez-vous avec ivresse
Sur les roses de l'avenir,
Et de la crainte qui m'oppresse
N'emportez pas le souvenir.

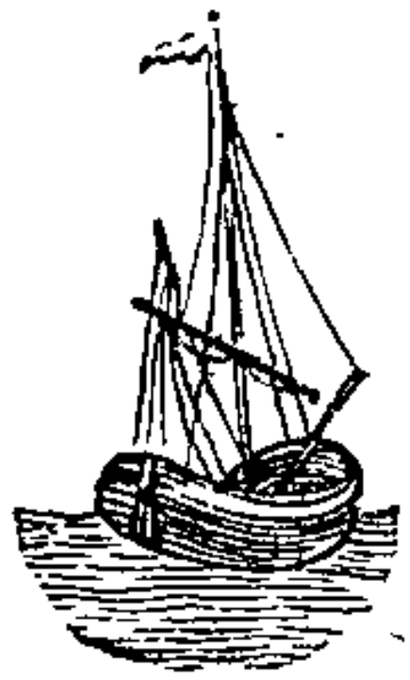
On a voulu, dans le mystère,
Arrêter votre jeune essor,
Et les demi-dieux de la terre

Vous ont offert des chaînes d'or.
Mais de ces entraves humaines,
Méprisant la fragilité,
Vous planez, libre de vos chaînes,
Sous le ciel de la liberté.

C'est vainement que de ma lyre
Thémis crut étouffer les sons :
Sous les verroux Phébus m'inspire,
Et la France entend mes chansons.
Tandis qu'une main courroucée
Dans les fers prétend me lier,
Vous me rendez, ô MA PENSÉE !
Bien plus libre que mon geôlier.

Mais sur la paille, où je retrouve
Le sommeil qui fuit l'édredon,
Sur l'ennui que parfois j'éprouve
Abusez encor ma raison.

Offrez-moi sur l'aile d'un songe
Les erreurs de la volupté,
Et faites-moi croire au mensonge,
Et douter de la vérité.



Lise.

CHANSON.

Vous avez vu les oiseaux voltiger,
Vous avez vu se faner une rose,
Vous entendez le ruisseau passager
Quitter les bords qu'en grondant il arrose.
Le papillon, image de l'Amour,
En s'envolant, Lise, semble vous dire :
« Vous qui brillez comme les fleurs d'un jour,
Craignez le souffle du zéphyre. »

Jouets constans du vent de la faveur,
Ces courtisans qui rêvent la puissance,
Voient s'échapper le rêve du bonheur

Presque aussitôt que le sommeil commence.
Grands d'un moment, vains fantômes de cour,
Valets des rois, qui briguez leur sourire,
Vous qui vivez comme les fleurs d'un jour,
Craignez le souffle du zéphyre.

Sermens d'amour, que ma Lise a gravés
Près du ruisseau que le zéphyr agite,
Je cherche encor, sous les flots soulevés,
Ces traits chéris qui s'effacent trop vite.
Aveux trompeurs de l'inconstant amour,
L'aile des vents suffit pour vous détruire,
Vous qui passez comme les fleurs d'un jour,
Craignez le souffle du zéphyre.

Sur ce papier où ma frivole main
Vous crayonna cette lettre innocente,
Lise, le temps effacera demain
Ces vers légers que le caprice enfante.

Faibles accords que m'inspira l'amour,
Sons passagers échappés à ma lyre,
Vous qui mourez comme les fleurs d'un jour,
Craignez le souffle du zéphyre.

La Nuit.

CHANSON.

Toujours le mystère
Sourit au plaisir.
Le bien qu'on sait taire
Semble s'embellir.
Vous qu'Amour rassemble,
Vous qu'Amour conduit,
Ah! toujours ensemble
Recherchez la nuit!

Nuit, redouble encore
Tes voiles épais;
Celle que j'adore

Craint les indiscrets.
Et toi qu'Amour guide,
Que le plaisir suit,
Amante timide,
Recherche la nuit.

Mais sa voix touchante
M'a frappé soudain,
Et sa main tremblante
A pressé ma main.
O toi que j'implore
Quand tout nous sourit,
Amour, daigne encore
Prolonger la nuit!

Les pleurs de l'aurore
Font naître les fleurs;
Mais la nuit encore
Les mouille de pleurs

O vous, fleurs nouvelles,
Que le jour flétrit,
Pour être encor belles,
Recherchez la nuit.

A ma Chandelle.

CHANSON.

Image, hélas! trop fugitive
De la lueur de nos beaux jours,
Répands ta clarté la plus vive
Dans le plus humble des séjours.
Chez moi tu ne fais pas reluire
Les lambris des pompeux salons :
Je ne possède qu'une lyre,
Mon indigence et mes chansons.

Consume à ta flamme brillante
Ce vélin où l'amour discret,
Sous la main de ma jeune amante,

Traça l'aveu le plus secret.
Demain, si des lettres moins tendres
M'ôtaient mes plus chères erreurs,
Puissé-je, en retrouvant ces cendres,
Ne pas les mouiller de mes pleurs !

Ce feu qu'Amour jette en notre ame
N'est donc aussi qu'une lueur ?
Comme toi s'allume sa flamme,
Comme toi s'éteint son ardeur.
Ah ! combien ta clarté chérie
Me retrace de souvenirs !
C'est l'espace de notre vie
Et l'éclat trompeur des plaisirs.

Bientôt sur ma molle paupière
La nuit secoûra ses pavots ;
Et ta vacillante lumière
Veillera pendant mon repos.

Demain, le souffle de l'aurore
Pourra t'éteindre ou t'agiter;
Mais tu vivras peut-être encore
Quand j'aurai cessé d'exister.

TABLE

DES MATIÈRES.

BRÉSILIENNES.

L'INONDATION. Page 3

Les Aveux. 7

Chant d'Amour. 10

Le Manglier. 12

Chant d'Hymen. 16

Les Sermens. 18

L'Invasion. 22

Chant de Guerre. 25

La Défaite. 30

Les Tombeaux. 33

Le Délire. 37

Le Suicide. 40

Chant de Mort. Page 43
Chanson d'une fille de Sergippe. 46
Chanson d'une jeune épouse. 48
La Fontaine de Sergippe. 51
Chant de Mort d'une jeune Fille. 54

POÉSIES DIVERSES.

L'Age présent. 59
Épître à Corneille. 85
—— à M. J. Morlent. 94
A Talma. 96
La Métempsycose. 100
La Campagne. 102
A M..., secrétaire de monseigneur le ministre de la marine. 104
A une Fontaine. 106
Le Matin. 108
Héloïse. 110
Mort de Mirabeau. 113
Le Jour d'Automne. 115

Le Moineau de Lesbie. Page 117
La Mort de Nicolo. 119
Le Prisonnier de Moscou. 122
A une Rose. 125
L'Européen malade. 127
La Tombe. 129
Le Mystère. 130
Le Tombeau de Pompée. 132
Le vieil Anacréon. 134
La Constance. 137
L'Infidèle. 138
Les Regrets. 139
L'Ivresse. 142
L'Oreiller. 143
La Pudeur. 144
La Paresse. 145
Sur la mort de Garat. 147
L'Insouciance. 149
Élégie. 151
Ninon. 153

Ma Pensée. Page 156
A Lise. 159
La Nuit. 162
A ma Chandelle. 165.

BIBLIOTHEQUE ROYALE

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.

Paris. — Imprimerie de Bignoux, rue des Francs-Bourgeois-Saint-Michel, n° 8.